

P. o. gall.

1810

n 12

gall 1810 n - 2.

Frankoup

LORD
WENWORTH.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ.

LORD
WENWORTH,

PAR
MADAME DE RANCHOUP.

TOME II.



A PARIS,
CHEZ DELAUNAY, AU PALAIS-ROYAL.
1813.

LORD



PAR

MADAME DE RANCHOUP.

TOME II

A PARIS,

CHEZ DELAUNAY, AU PALAIS ROYAL.

1813.

LORD WENWORTH.

L'ascendant de l'innocence.

M. LOWELIN, au milieu des chagrins que lui causoient la perte de lady Wenworth, la tristesse de sa fille et le changement d'Edwin, conservoit la plus tendre sollicitude pour Narcisse; il voyoit avec un grand contentement que la jeune orpheline ne redoutoit plus la présence du lord Wenworth, et véritablement elle commençoit à se reprocher cette terreur qu'il lui avoit inspirée dans les premiers moments, et dont elle ne pouvoit se rendre compte, lorsqu'une scène nouvelle replongea son cœur dans l'effroi.

Les Dear étoient venus prendre le

thé à d'Unnor. Robert , assis devant un piano , préludoit légèrement , et sollicitoit Marguerite de chanter ; mais elle résista à toutes ses prières , et proposa à Narcisse de chanter à sa place , ajoutant que tout le monde y gagneroit. Effectivement , Narcisse fit entendre une voix céleste , lorsque modulant avec art des sons mélancoliques , elle chanta une romance qu'elle avoit apprise de sa mère. Tous les regards étoient sur elle ; Robert , surtout , la remarquoit avec une attention particulière. Wenworth , les yeux fixés sur une fenêtre en face de lui , comme par l'attraction d'un basilic , paroissoit glacé à la vue d'un spectre ; et plutôt à Dieu qu'il eût pu prendre pour un fantôme une grande figure d'homme , qui , quoiqu'elle eût passé rapidement devant la fenêtre , s'en étoit pourtant assez approchée ,

pour que le reflet des bougies lui eût laissé distinguer les traits de sir Belton ; effrayé, il sortit du salon.

Narcisse , qui leva les yeux dans le même moment, nomma son père, s'élança vers la fenêtre, et courant ensuite à la porte, elle demandoit « s'il n'étoit pas entré ? » Toutes les personnes , qui n'avoient rien vu , la croyoient attaquée de vertiges. Elle se mit à gémir, en disant : « Je le vois bien, ce n'est qu'une vision ; si c'eût été réellement mon père, je serois déjà dans ses bras ; il n'eût point passé aussi près de sa fille sans lui dire un mot : peut-être il est mort, et son ame s'est montrée à moi pour m'avertir que je suis sans appui dans ce monde. » Ses sanglots redoublèrent à ces pensées. Dans la persuasion qu'elle avoit des vapeurs , on la conduisit dans sa chambre , afin

que le repos calmât son imagination exaltée.

Lady Marguerite seule , remarqua le changement qui s'étoit fait en son père : quand il sortit du salon elle le suivit , faisant céder la crainte de lui déplaire à sa tendresse pour lui. Elle le vit courant autour du château et dans les bosquets qui l'environnoient ; il avoit l'air de poursuivre ou de chercher quelque chose. Sa fille s'approcha de lui : il la repoussa , lui ordonnant de se retirer dans sa chambre ; mais faisant subitement réflexion que les Dear seroient étonnés , et chercheroient à deviner ce qui lui causoit ce désordre , il composa sa figure ; et prenant la main de Marguerite , il rentra avec elle dans le salon , rejetant son humeur sur la scène qu'avoit fait Narcisse.

Les Dear retournèrent chez eux.

Lorsque lord Wenworth fut seul, il se livra derechef à ses anciennes terreurs. Ce n'étoit point une illusion, il avoit bien vu Belton, une seule seconde, à la vérité; mais elle lui avoit suffi pour remarquer le regard enflammé de son ennemi, qui sans doute ne rôdoit autour de d'Unnor que dans l'intention de satisfaire une juste vengeance. Peut-être auroit-il pu croire qu'un prestige de l'Enfer l'avoit abusé, si cette jeune fille n'eût distingué comme lui les traits de sir Belton. Elle l'avoit appelé son père.... Etoit-elle sa fille, ou la sienne à lui?.... Dans tous les cas, pourquoi fut-elle conduite à d'Unnor, et trouva-t-il si peu d'opposition quand il la demanda à M. Lowelin?.... Qui l'assuroit que cette jeune fille, sous cet extérieur de simplicité, d'innocence, n'étoit pas un espion qui surveilloit toutes

ses actions et en rendoit compte ?.... Elle étoit bien la fille de Georgina, n'importe qui fût son père. Elle devoit avoir sucé, avec le lait de sa mère, une haine implacable pour lui... Tout devoit lui être connu; et à ses yeux il n'étoit plus qu'un monstre, dont elle desiroit la destruction.... Le pasteur, sans doute, n'ignoroit pas non plus ce fatal secret.... Comment n'avoit-il pas cherché à s'assurer de lui, n'importe de quelle manière. »

Wenworth, comme tous les méchants, ne voyoit partout que tromperie et vices; ils ne peuvent comprendre ni croire chez les autres aucunes vertus, parceque toutes leur sont étrangères.

En proie aux plus sinistres projets, il traversoit la galerie qui aboutissoit à sa chambre; en passant devant celle de Narcisse il y vit de la lumière,

il en poussa la porte ; Narcisse étoit devant un fauteuil , et prioit du fond de son ame. Au bruit que fit le lord , elle se retourna : la crainte la rendit immobile. Le lord , dont la première action fut de tirer les verroux , la prit brusquement par sa robe , et l'attirant à lui : « Dites-moi qui vous êtes ? qui est votre père , quel est son nom ? comment s'est passée votre enfance ? — Tremblante , elle répéta la leçon que lui avoient faite son père et le ministre. — Moor , Moor !... c'est faux , artificieux serpent.... c'est faux , te dis-je !... Mais , malheureuse , ne sais-tu pas que tu es un insecte que je peux écraser ?.... »

La jeune créature tomba à genoux ; elle crut que l'esprit de ténèbres s'emparoit de Wenworth. — « Mon Dieu , dit-elle , ayez pitié de moi !.... » Au mouvement qu'elle fit , le schall qui

la couvroit glissa à terre ; ses cheveux tombèrent en flots d'or sur ses épaules, et ses jolis bras nus s'élevèrent vers le lord. Malgré lui, il fut frappé d'une si touchante vue. — « Parle donc, lui dit-il encore : qui es-tu ? que sais-tu ? — Je vous l'ai dit, milord ; je ne vous ai jamais offensé, ayez compassion de ma jeunesse délaissée ! — Quand je suis dévoré par mes soupçons, puis-je avoir de pitié ?.... non. » Et sa main, s'élevant au dessus de sa tête, alloit en tombant écraser la tendre victime ; mais le lord s'arrêta. — « C'est assez de crimes ! dit-il d'un accent terrible. — Jamais je n'ai commis de crimes !.... » prononça doucement Narcisse. » Le lord la releva ; et la regardant fixement, il cherchoit la vérité dans chaque trait de cet aimable visage. L'approchant de lui par un mouvement spon-

lané : — « Viens , pauvre créature , ne crains plus rien de moi... ne tremble plus.... je suis forcé de te croire , et ne pourrois te faire aucun mal. » Voyant que Narcisse pleuroit amèrement. — « Ne pleure plus , te dis-je , et dis-moi où est ta mère ? — Elle est morte. — Morte ! répéta-t-il d'un air sombre. » Après un silence. — « Dans quel séjour as-tu été élevée?... » Entraînée par l'air de bonté qu'avoit pris Wenworth , elle alloit tout avouer ; mais se ressouvenant que la vie de son père dépendoit de ce secret , elle répéta ce qu'elle avoit dit plus haut.

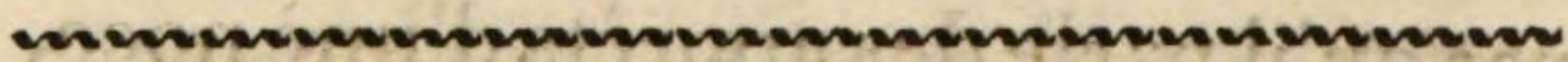
Le lord , profondément accablé , ne l'écoutoit pas. — « Je vous inspire donc de l'horreur , reprit-il ? comme s'il venoit de faire une confidence qui dût avoir ce résultat. — Dieu m'est témoin que mon cœur honore le pere de ma chère Marguerite ; mes respec-

tables parents m'ont appris à ne haïr personne. — Quoi ! vous n'avez pas entendu prononcer un nom accompagné de malédictions ! — Ma mère ne m'a appris qu'à bénir et à prier. — Et votre père ? — Mes chers parents étoient unis par les mêmes pensées. — Sur votre bonheur à venir, ne parlez jamais de ce qui vient de se passer entre nous ; jurez qu'il n'en sortira pas un mot de votre bouche. — Je le jure , milord , dit Narcisse. » Le lord la quitta après avoir reçu sa promesse.

La nuit ne fut pas assez longue pour dissiper l'impression que Narcisse avoit reçue : ses idées ne se fixoient sur rien qui pût lui faire comprendre pourquoi le lord l'avoit traitée ainsi ; elle gémissoit au souvenir de ses parents, dont elle n'avoit connu que les tendres caresses.

Pauvre orpheline sans soutien ,
cherche dans la pureté de ton cœur
un refuge contre l'injustice et la mé-
chanceté !

En vain Marguerite la questionna
sur la cause de sa tristesse : en la
voyant si mystérieuse , elle soup-
çonna qu'on vouloit lui cacher quel-
que nouveau malheur.



L'amour en fait tous les frais.

DEPUIS que miss Betty se berçoit de
songes creux , sa vie s'écouloit d'une
manière délicieuse : ainsi qu'un gé-
néral , elle faisoit ses plans , nombroit
les avantages qu'on avoit obtenus , et
se croyoit déjà sûre de la victoire ;
car dans toutes ses probabilités , elle
n'avoit jamais supposé une défaite.

Une chose seulement venoit de temps en temps obscurcir ces chimères brillantes : le capitaine écrivoit régulièrement à M. Lowelin ; il lui recommandoit d'éloigner Edwin de toute mollesse , parceque bientôt il se trouveroit en lieu où on ne la souffre pas ; il parloit au pasteur des opérations militaires et des préparatifs qu'on faisoit contre l'ennemi. — « Ne diroit-on pas qu'il parle des apprêts d'une noce, disoit la tante. » Ces lettres se lisoient en commun , et, sous prétexte de les relire, elle les prenoit ensuite pour en faire une exécution éclatante : les phrases héroïques de l'oncle servoient d'aliment au feu ; comme si , en détruisant l'effet , miss Betty n'eût plus eu à redouter la cause.

Lord Wenworth n'étoit plus visible pour les Lowelin depuis l'apparition de sir Belton. Ce changement, dont

ils ignoroient le motif et qu'ils attribuoient à un caprice , augmentoit la mélancolie d'Edwin en le privant de voir lady Marguerite.

A la suite d'un entretien sur cet objet, la tante lui dit : A quoi penses-tu donc en te décourageant ainsi ? A ton âge , entre concevoir et exécuter, on ne laisse pas l'intervalle d'une pensée ; et toi , tu restes dans une inaction qui tient de la vieillesse. T'imagines-tu que miss Wenworth viendra elle-même t'avouer qu'elle t'aime , pour contenter l'amour qui te dévore ? ou attends-tu qu'elle te juge peu digne d'être aimé par ton manque d'empressement ?

Edwin écoutoit sa tante , sourioit à sa fâcherie et à ses remarques : il savoit bien qu'elle étoit dans l'erreur lorsqu'elle l'accusoit de ne pas savoir agir. Une délicatesse qui tenoit à son

extrême amour, et dont la tante ne connoissoit pas les nuances, l'empêchoit de tenter aucune démarche qui eût pu être blâmée, non seulement par lady Marguerite, mais encore par toute autre personne.

Pour se justifier envers miss Betty, il tâcha de lui faire comprendre ce qui le retenoit; il ne put cependant en venir à bout qu'en promettant d'aller le soir même au bosquet où reposoit lady Wenworth, et de choisir le moment le plus favorable pour se présenter à lady Marguerite qui s'y rendoit habituellement, accompagnée de Narcisse, à l'entrée de la nuit.

Edwin devança l'heure; et, pour procurer une surprise à sa bien-aimée, il couvrit la tombe de fleurs. Il avoit à peine fini, que les jeunes miss pa-

rurent ; il se cacha dans le feuillage pour observer.

O ma tendre mère ! s'écria miss Wenworth , que bénie soit la main qui t'a offert ce pieux hommage ! Fleurs de deuil , croissez sur cette terre sacrée pour être mon seul ornement. — Je connois la main pieuse , dit Narcisse ; quel autre qu'Edwin auroit pris ce soin ? — Edwin connoissoit à peine ma mère. M. Lowelin fut son ancien ami ; lui seul est venu déposer cette offrande. — M. Lowelin eût planté un cyprès , comme un emblème de sa douleur profonde ; mon aimable frère a choisi des fleurs pour que vos yeux fussent moins attristés , et peut-être est-il près de nous. — Ah ! Narcisse , sortons d'ici , je n'ose y prier ; je craindrois d'offenser ma mère... Ne t'écarte pas de moi... éloi-

gnons-nous ensemble , et marchons légèrement , afin que le moindre bruit ne puisse nous trahir... Tu crois qu'il est ici ?... — Ne diroit-on pas qu'elle me fuit , dit Edwin avec douleur , en se précipitant sur leurs pas. Il les rencontra à la sortie du bosquet ; elles s'arrêtèrent. — Cher Edwin , dit Narcisse , pourquoi nous surprendre ? — « Je ne m'attendois pas au bonheur de vous trouver. Miss Wenworth , s'il est vrai que les prières des hommes soient présentées à la divinité par les plus purs esprits , je venois implorer la protection de votre mère : bientôt je serai lancé sur la scène du monde , et j'aurai besoin de l'appui du ciel. — Quoi ! déjà vous partiriez , mon frère !... » Marguerite s'approcha d'un arbre pour se soutenir. Edwin s'en aperçut , et continua sans répondre à Narcisse : « Si

j'emportoais un seul regret de lady Marguerite , je braverois tout ce qu'on appelle danger ; car je serois alors plus qu'un simple mortel. — M. Lowelin fut l'ami de ma mère, et moi je le révère... Puisse le bonheur accompagner son fils...! »

Ces paroles , au lieu d'être dites couramment , tombèrent l'une après l'autre ; et deux larmes , que les yeux de miss Wenworth ne purent retenir, les accompagnèrent. Edwin les vit briller ; ravi, il veut se prosterner à ses pieds , et lui faire l'aveu de ses tourments secrets. Tout-à-coup il s'arrête, il craint de l'offenser ; et s'approchant de l'arbre , il y appuie sa tête en poussant un soupir. Lady Marguerite se couvrit le visage avec son mouchoir. — Mon aimable frere ne doit pas douter de notre peine à le voir partir. Moi je crois encore

quitter mon père.... Pour lady Marguerite, vous le voyez, elle ne peut vous cacher sa douleur, dit Narcisse avec sa simplesse ordinaire. Elle avoit à peine cessé de parler, qu'Edwin, transporté, entouroit de ses bras la taille de Marguerite. En vain par un sentiment de pudeur elle le repousse; trop foible pour ce qu'elle éprouve, elle reste sans force sur la poitrine d'Edwin. Le fils du curé se croit sous la puissance d'un songe; un habitant de la terre ne peut point ressentir tant de félicité: cependant c'est bien elle, l'aimable fantôme de ses rêves, sa pensée, unique, constante; c'est la fille de milord Wenworth, si jeune, si belle, dont il respire le souffle pur. La lune, perçant à travers le feuillage, divisoit sa pâle clarté en rayons tremblants sur la figure de lady Marguerite. Edwin la

considère avec ivresse. — L'aurois-je pu penser, quand, dégoûté de la vie, je voulois mourir, que je puiserois un siècle de vie sur ses lèvres... (et dans l'acception de ce qu'il disoit, il en prenoit pour une éternité). S'animant davantage : « Ne détourne pas de moi tes jeunes regards ! Ne crains rien, reste.... ah ! reste près de ton ami.... sois rassurée, ô douce vierge ! l'ombre de ta mère voltige autour de toi : le respect t'environne. Vois la beauté du ciel, le calme de l'air, le majestueux silence de la nature ; tout ce qui anime et embellit la terre sourit à l'union de nos cœurs. »

Miss Wenworth se dégagea de ses bras ; et avec l'accent d'une émotion profonde : « Ma mère ! pardonne, si malgré moi je me sens dominée par une pensée qui me distrait de ta perte ; si elle me rend coupable, éloi-

gne-la de moi.... Tu le sais, ma force ne me suffit pas : sur ta tombe même, en respirant l'odeur des fleurs dont il l'a parsemée, une impulsion secrète m'a dit qu'il n'étoit plus un étranger pour moi. »

Edwin n'en demandoit pas davantage. Dans l'extase de l'amour heureux, il est aux genoux de la jeune lady ; et d'une voix que le bonheur altère, il lui jure une adoration, un culte digne du plus pur objet. « Ton vouloir sera le mien, ô ma sœur, mon amie, mon amante ! toi, qui m'auras fait connoître combien de nobles affections peut renfermer le cœur de l'homme ! » et il la pressoit sur son sein palpitant.

Il est certaines circonstances où toute l'éloquence du monde échoueroit pour persuader les plus simples choses ; il en est d'autres où le cœur,

disposé à recevoir un aveu qui lui plaît, s'arrête moins à l'arrangement des mots, qu'à la manière dont ils sont prononcés. Miss Wenworth se trouvoit dans ce dernier cas. Edwin avoit mis une onction si respectueuse à ce qu'il avoit dit, qu'elle n'auroit su que lui opposer, quand même elle se seroit sentie plus forte vis-à-vis de lui.

Un domestique, qui de loin appelloit miss Wenworth, les interrompit, au grand déplaisir que chacun d'eux en ressentoit intérieurement. Il falloit se séparer. A jamais ! dirent-ils ensemble ; mais si bas, qu'ils n'auroient pu s'entendre, s'ils n'avoient pris la précaution d'approcher leur visage à un très petit intervalle.

Marguerite s'avança timidement vers Narcisse. Narcisse, jusqu'alors oubliée.... qui pendant tout ce temps

avoit gardé un silence étonné , et dont la jeune ame s'étoit émue à ces élans de l'amour. Plongée dans une rêverie profonde , elle suivoit miss Wenworth ; ses idées se heurtoient dans sa tête , et communiquoient à ses joues une vive rougeur , et à son sein une agitation qui déceloit l'éveil des passions. — « C'est donc ainsi qu'on aime!... c'est donc là le langage d'un amant!... qui m'aimera , moi , pauvre orpheline délaissée?.... de qui serai-je l'amie , la sœur chérie?.... » Des pleurs rouloient dans ses yeux. — « Tu ne me dis rien , Narcisse ? Tu ne conçois donc pas la métamorphose qui s'est faite en moi ?.... Il le sait bien maintenant que je l'aime..... Comme mon cœur est soulagé ! Mais tu pleures !.... Qui peut t'affliger?... — Je pensois à mon père , dont j'ai cru apercevoir l'ombre.... Mais vous

m'avez dit que c'étoit un délire de mon esprit, et j'ai besoin de le croire. Que deviendrois-je, si je perdois ce tendre père ? — Chère Narcisse, éloigne ces craintes, comme l'erreur d'une imagination malade ; sois calme, pour que je sois plus heureuse. — Ah ! miss, pourquoi trouveriez-vous moins de douceur à votre position, parcequ'une orpheline pleure ses parents perdus ? Pensez à Edwin.... à votre tendresse mutuelle, qui vous faisoit oublier l'univers. Comment conserverois-je une place dans vos cœurs si remplis ? — N'es-tu pas notre amie, n'es-tu pas notre sœur ? Quels sont nos secrets dont tu ne seras pas la dépositaire ? A qui dirons-nous nos vœux, nos espérances ? Notre amitié pour toi se confond avec notre amour ; l'un nous seroit moins cher sans l'autre. »

Milord les attendoit pour souper, et témoignoit beaucoup d'humeur de ce qu'elles rentroient si tard. Quand il étoit en colère, sa voix, naturellement forte, glaçoit de frayeur ces jeunes filles timides. Elles se mirent à table, mangèrent peu; et quand le lord leur donna la permission de se retirer, elles sentirent un allègement égal à la gêne que leur avoit causée sa présence.

Retirées dans leur chambre, chacune d'elles s'occupa d'intérêts divers. Narcisse, dont la sensibilité avoit été mise en jeu, s'affligea de l'absence de son père; elle n'avoit eu qu'une fois de ses nouvelles par M. Lowelin; elle cherchoit à se persuader que cette ressemblance de son père, qu'elle avoit cru voir, étoit dans son imagination. Mais malgré ses efforts, de tristes réflexions l'empêchèrent de se livrer au

sommeil. Marguerite, au contraire, repassant dans son esprit la moindre circonstance de cet instant où elle a commencé à vivre, se plaît à ne pas s'endormir; elle tressaille au souvenir de Lowelin : elle ne mesure pas avec l'orgueil des Wenworth la distance où la fortune l'a placée; le prisme de l'amour le lui montre au dessus de tout, animant par sa présence ces campagnes sauvages, et leur donnant la magie des plus beaux lieux : le reste est confus dans sa tête; et son imagination ne lui représente rien de bien distinct que les graces d'Edwin.

Ainsi, oubliant les salutaires leçons qu'elle auroit pu tirer de l'exemple de sa mère, elle se livre avec la sécurité de l'inexpérience, à ce vague charmant des premiers rêves de la vie.

Heures de bonheur, pourquoi êtes-

vous si fugitives? pourquoi, par un charme décevant, cachez-vous que vous devez sitôt finir?

Jainina.

UN grand bonheur ou de vives peines se cachent difficilement. Edwin étoit trop plein d'une impression nouvelle pour pouvoir en dissimuler l'effet, et la tante trop attentive à l'observer pour ne pas deviner qu'il s'étoit passé quelque chose d'extraordinaire; mais pour cette fois Edwin s'étoit tellement concentré en lui-même, qu'il ne lui échappoit pas une parole, et qu'il fut d'une discrétion à désoler miss Betty, dont la curiosité s'excitoit d'autant, qu'on se montroit peu empressé de la satisfaire. Elle passa la

nuît dans le desir d'apprendre, et le matin, à l'heure où elle crut qu'Edwin pouvoit être éveillé, elle monta dans sa chambre pour lui demander, sans détour, s'il avoit parlé à miss Wenworth. Sa surprise prit un caractère de chagrin lorsqu'elle s'aperçut qu'il étoit déjà sorti.

Une inquiétude pleine de volupté, qui l'empêchoit de tenir en place, avoit fait lever le jeune Lowelin avec le crépuscule. Sa poitrine embrasée avoit besoin d'air ; l'enclos du presbytère étoit trop resserré : c'est sur la montagne qui l'abritoit qu'il fut s'asseoir. Elle dominoit une étendue de pays immense ; à mesure qu'on la gravissoit, on voyoit le torrent dérouler ses sinuosités. Le joli vallon où étoit bâti le village marioit sa verdure bigarrée de différentes nuances à la verdure sombre et uniforme des

forêts de sapins. Bientôt le soleil, sortant avec pompe de l'horizon, vint tout animer. Edwin admiroit dans le recueillement : tout lui paroissoit vaste et grand comme son bonheur. Son attention fut distraite de cette contemplation par les exclamations de joie que prononçoit une femme à peu de distance de lui. Edwin s'approcha pour l'observer.

Appuyée contre une haie, elle comptoit des pièces d'or, qu'elle mettoit à mesure dans le bout d'un mouchoir. Son habillement étoit celui des paysannes ; mais il lui donnoit tant de grace, qu'il sembloit plutôt cacher une mignonne lady qu'une rustique villageoise. Un capuchon de bure entouroit et cachoit presque son visage, qui, sans aucun secours de l'art, brilloit des plus doux attraits sous cette grossière enveloppe.

La vue d'une jolie femme excite toujours l'intérêt d'un jeune homme. Edwin étoit galant par caractère, curieux par circonstance. Il s'approcha de l'étrangère ; et pour commencer la conversation , il lui dit : « Vous n'êtes pas de d'Unnor ? Vous seriez-vous égarée, la belle fille ?—Je ne suis plus fille ; depuis six mois je suis l'épousée de Peters Flink. — Et comment vous trouvez-vous seule en ces lieux ? — J'y étois venue pour demander justice à milord Wenworth , et je m'en serois retournée désespérée , sans la bonté, la générosité de lady Marguerite.... » Edwin l'interrompit. « Lady Marguerite !.... les malheureux cessent de l'être après l'avoir entendue... Mais puis-je vous demander quelles sont ces peines qui vous faisoient recourir à milord Wenworth ? — Je n'en ferai point un mystère ;

3.

d'ailleurs, j'ai besoin de soulager mon cœur, en exprimant ma reconnoissance. » Edwin se plaça à côté d'elle, ému, même avant qu'elle eût parlé, par le seul pouvoir de la beauté malheureuse sur une ame tendre.

« Au pied de cette montagne, que vous voyez là-bas couverte de brouillards, est le petit village de Sarnak, où je suis née, et d'où je suis sortie hier pour la première fois. Mon père a été pendant long-temps le fermier de milord Wenworth, qui possède dans ces environs les terres les plus fertiles. Il avoit préféré mon père pour lui affermer ses biens, parcequ'au jour fixé, l'intendant de milord trouvoit ses rentes prêtes.

« Depuis que j'étois devenue assez grande pour avoir l'inspection sur nos troupeaux et le ménage, M. l'intendant venoit nous visiter très sou-

vent. Sous prétexte que l'air de Sarnak lui étoit salulaire, il y avoit fait arranger une maison, puis il avoit fini par être toujours dans la nôtre. »

« Sa présence m'étoit importune. Autant que je le pouvois, je me retirais dans ma chambre pour l'éviter. De ma fenêtre je voyois une petite chaumière entourée d'arbres fruitiers. Mes regards passant rapidement sur les vastes domaines, alloient se fixer sur cette chétive habitation, apanage et seul bien de Peters Flink, mes chères amours. Mais, à défaut de richesses, quelle ame possédoit Peters !.... elle étoit toute sur sa figure ouverte et animée, comme la grace dans les mouvements de son corps. Aussi j'aimai Peters, du moment que je sentis qu'il falloit aimer quelque chose. »

En disant ces mots, les yeux de la

jolie femme brilloient du plaisir de la possession.

« Un jour mon père me prit à part ; il avoit l'air de vouloir m'apprendre quelque chose qui devoit me combler de joie. — Ne serois-tu pas bien aise de devenir une grande dame , Jaïnina ? Que dirois-tu , si M. l'intendant te demandoit pour femme ? — En m'adressant cette question , mon père me regardoit attentivement. Pour toute réponse je me mis à pleurer. — Hé bien , n'es-tu pas d'âge à entendre parler d'un mari , sans changer de couleur.... ou , seroit-ce seulement que celui qui se propose ne te plairoit pas ? — Je pleurai encore plus fort ; et je dis à mon père , qu'effectivement M. l'intendant ne me plaisoit pas. — Passe pour sa personne ; mais la fortune doit être du goût de toute fille raisonnable. Je serois

fâché de te contrarier, mon enfant ; mais je veux que tu épouses M. l'intendant , pense-s-y.

« Après m'avoir signifié sa volonté, mon père me laissa seule. J'en profitai pour sortir de la maison , et aller me plaindre en liberté. L'intendant , qui me guettoit , se trouva sur mon passage : il voulut s'approcher de moi ; je m'enfuis , et ne m'arrêtai qu'au verger de Peters. De toutes les personnes du monde , c'étoit la seule dont j'eusse besoin pour ma consolation. Quoique ce coup le frappât autant que moi , je ne sais comment il se fit qu'après nous être bien désolés ensemble j'en rapportai un certain courage.

« Le lendemain , c'étoit la fête du village , toute la jeunesse se rassembla sur la pelouse réservée à nos jeux ; chaque couple se prépara pour

la danse. Peters et moi nous allions commencer, quand l'intendant vint s'emparer de moi. Je le refusai, étant engagée avec un autre; mais plus je faisois d'efforts pour me tirer d'entre ses mains, plus il s'obstinoit à m'entraîner. Peters le pria de laisser sa danseuse, et de ne point troubler nos plaisirs. L'intendant répondit qu'il n'avoit point d'avis à recevoir, et que sûrement il méritoit la préférence sur un misérable tel que lui.... Un cri d'indignation se fit entendre de toutes parts.... Tous les bras sont levés pour venger l'insulte.... Mais Peters, plus prompt que les autres, assène un si vigoureux coup sur la tête de l'intendant, qu'il le fait rouler par terre. Alors tout devint tumulte; les jeunes filles s'enfuirent, tandis que les garçons, bien aises de trouver une occasion de contenter la haine qu'ils por-

toient à l'intendant , vouloient l'assommer ; mais Peters , qui se trouvoit assez vengé , prit sa défense : il fit ouvrir le cercle serré et menaçant qui se pressoit autour de lui , et lui facilita les moyens d'en sortir. L'intendant se releva au milieu des huées , et s'en alla , dévorant sa rage.

« Cette querelle m'avoit remplie d'épouvante ; je voulus revenir à la maison. Deux des principaux du village m'accompagnèrent , pour raconter à mon père comment les choses s'étoient passées. — Il faut profiter de cette circonstance , dit à Peters un voisin ami de mon père , pour demander Jaïnina en mariage ; il te préférera à ce méchant , qui ne se plaît qu'à nuire.... Je me charge de porter la parole. — Je tremble , me dit Peters ; et j'étois aussi tremblante que lui. Nous trouvâmes mon père déjà

prévenu par le perfide intendant : il dissimula sa colère jusqu'au moment où le vieux voisin lui proposa Peters pour gendre.... Alors, il ne connut plus de modération ; il traita Peters de vil séducteur, et lui reprocha sa pauvreté de la manière la plus cruelle. Le voisin, qui s'animoit, parla haut à mon père ; il dit que la pauvreté de Peters avoit une cause si honorable, qu'elle pouvoit balancer une grande richesse ; qu'il devoit savoir, comme tout le monde, que Peters seroit riche, s'il n'avoit employé son bien pour établir ses frères et soutenir cinq orphelins que sa sœur avoit laissés en mourant ; qu'on savoit aussi comment l'intendant gagnoit sa fortune... et qu'entre les deux, jamais un honnête homme n'établiroit de comparaison.

« On voyoit la violence que se fai-

soit mon père pour écouter le voisin. Dès qu'il put placer une parole , il s'exprima ainsi avec colère :— Si votre protégé est devenu pauvre en donnant son bien aux autres , il a fait une sottise ; ce ne sera pas avec celui de ma fille qu'il la réparera.... Je ne redirai pas tout ce qu'il ajouta encore ; il finit en me menaçant de me maudire , si je parlois jamais à Peters ; et s'adressant à lui , il l'assura que s'il ne sortoit pas du village , il alloit m'en éloigner.— Il est vrai , dit alors Peters , que je n'ai pour recommandation que la probité que mes bons parents m'ont transmise , un bon cœur, des bras vigoureux, exercés au travail. Je reconnois que c'étoit trop peu vis-à-vis de vous pour vous demander Jaïnina ; pour son bonheur, je pourrois assurer que c'étoit assez. Vous êtes le maître de disposer de

votre fille. Je lui donne la preuve de ma tendresse en supportant vos affronts , sans vous reprocher votre injustice.

« Les voisins se retirèrent. Peters me salua d'un triste regard , et je restai seule avec mon père. Je n'essayai pas de le fléchir.... je n'en avois pas la force , et je savois trop que c'étoit inutile. Pour la première fois, je passai la nuit sans dormir. Jusqu'alors je n'avois pas connu le chagrin ; dès ce moment je crus le voir fondre sur moi. Le lendemain j'appris que Peters avoit quitté le village.... Le soleil brilloit comme de coutume.... Je m'affligeai de le voir éclairer un jour si triste.... Mes occupations ordinaires me devinrent insipides.... J'agissois machinalement ; rien ne me plaisoit que de pleurer Peters , de regarder

sa chaumière abandonnée et son jardin en friche.

« Cependant le printemps avoit fait refleurir nos arbres ; les habitants de Sarnak s'occupoient joyeusement des travaux de la campagne ; moi seule, triste et découragée , j'évitois leurs réunions ; pour moi , le printemps et l'amour étoient aux lieux où vivoit Peters ; loin de lui, c'étoit toujours le sombre hiver.

« L'intendant continuoît ses visites ; il affectoit de me faire la cour avec assiduité. Pour ne pas fâcher mon père , je le supportois ; mais j'étois des journées entières sans lui répondre une parole.

« Ainsi se passoient les longues semaines , sans apporter aucun changement, seulement je me sentois mourir chaque jour un peu ; et celles de mes

compagnes , qui avant m'évitoient par jalousie , venoient me serrer la main en soupirant.

« Un jour , mon père m'examina long-temps avant que je m'en aperçusse. Tout-à-coup il vint à moi , et me pressant dans ses bras : — Ma Jaï-nina , veux-tu faire mourir ton père?... Cette action me tira de mon apathie ; je sentis mon cœur se fondre. — Ne suis-je pas votre enfant , lui dis-je ; ne dois-je pas vous obéir en tout?.... Je suis soumise ; ordonnez du sort de votre fille.... Ma foible voix se fit à peine entendre. — Je t'ordonne de vivre , de reprendre ta gaieté , contentement de mes vieux jours , et ces roses de la santé qui charmoient l'œil de ton père!.... En me parlant si tendrement , ce bon père me baisoit sur les joues. Un rayon d'espoir pénétra dans mon ame : je pleurois de joie ,

et fus regarder la chaumière de Peters.

« Pendant plusieurs jours ne voyant plus l'intendant , je crus que mon père l'avoit congédié.

« Nous venions de terminer nos moissons , les grains étoient dans nos vastes granges , des troupeaux nombreux reposoient dans nos étables. Mon père , après avoir compté quelle somme il devoit donner à l'intendant pour les baux de milord , calculoit ce qui lui resteroit des richesses de l'année ; nous allions nous reposer des travaux du jour , quand les cris de nos domestiques et la fumée , qui bientôt remplit la chambre , nous firent sortir épouvantés. Quel spectacle !... le feu consumoit nos granges et notre maison. Il étoit visible que c'étoit l'ouvrage de quelque ennemi secret : il avoit pris dans les greniers ;

personne n'y couchoit, et les domestiques n'y montoient jamais avec de la lumière, crainte d'accident.

« Mon père, atterré par ce désastre, resta quelque temps immobile. Ensuite il voulut rentrer, pour voir s'il ne pourroit rien sauver, mais une nuée de flammes sortoit déjà des fenêtres. Je le retins. Nous tombâmes à genoux pour implorer la pitié de Dieu.... Les habitants du village vinrent pour donner des secours.... Ils furent inutiles; granges, bestiaux, maison, tout fut consumé. Comme nous étions séparés du village par une prairie, nous fûmes les seules victimes. Plusieurs offrirent leur maison à mon père; le voisin qui avoit parlé pour Peters, fut un des premiers. Quoique mon père eût toujours été orgueilleux de ses prospérités, sa détresse présente excita l'in-

térêt, même de ses ennemis ; mais , soit qu'il lui en coûtât trop de recourir à la compassion d'autrui , soit qu'il voulût jouir de cette douloureuse vue, il s'obstina à refuser, et à rester sur un banc qui se trouvoit en face de notre maison. L'intendant vint à son tour ; une maligne joie se faisoit voir sur sa vilaine figure. Il s'approcha de mon père , et lui dit tout bas , « qu'il ne tenoit qu'à lui de réparer son malheur ; qu'il venoit s'offrir encore aux conditions déjà dites. » Le voisin, qui l'avoit entendu, répondit « qu'il feroit beaucoup mieux d'aller faire la même offre à Kinty Doll , qu'il avoit abandonnée avec son enfant. » L'intendant ne fit pas semblant d'avoir entendu , et répéta sa demande. Mon père le regarda.... comme je l'aurois regardé.... et lui dit de le laisser tranquille.... — « En ce cas, répondit le

méchant, vous savez que le fermage est échu.... et que milord ne veut point de délai. » Le voisin, qui l'avoit encore entendu, le poussa d'une si rude secousse, qu'il disparut de notre présence.

« Peu à peu le monde se retira ; nous restâmes seuls avec quelques domestiques. La nuit, très obscure, étoit éclairée par intervalle des étincelles que le vent faisoit voltiger. Le jour qui succéda, plus affreux encore, nous laissa voir notre perte dans toute son étendue.

« Mon père gardoit un morne silence ; j'étois à côté de lui, la vue fixée sur un homme que je voyois accourir vers nous. A mesure qu'il s'approchoit, mon cœur battoit plus vite ; bientôt je le reconnus ; c'étoit Peters !... Pâle, hors d'haleine, il se plaça près de mon père, dont je sen-

tis la tête vénérable s'appuyer sur moi. — « Oh ! ne refusez pas d'habiter la chaumière du pauvre Peters ! content de cette grace , il n'en demande pas d'autre , et s'exile à jamais de ces lieux.... » dit mon jeune amant , en serrant affectueusement les genoux de mon père.

« Je regardois mon père d'un air suppliant ; je lisois sur son visage l'attendrissement et la confusion. — Dieu m'a puni , Peters , tu le vois... je suis devenu plus pauvre que toi , et je me souviens que je t'offensai. — Je me trouvais plus malheureux qu'offensé ; mais il dépend de vous de me dédommager de mes peines. Occupez ma chaumière ; et quand je serai bien loin.... je penserai pour me consoler que mon foyer n'est pas désert , et que mon humble toit sert d'asile à la vertu et au malheur.

« Mon père prit vivement le bras que Peters lui présentait. Ils marchèrent vers la chaumière. Je suivois en silence.... Lorsque nous fûmes arrivés , mon pere lui dit : — Ma fille ne peut habiter ta maison que comme ta femme , et il unit nos mains. Dieu me le pardonne...! dans ce moment, je bénis l'incendie et notre misère.

« Notre heureux mariage se fit sans pompe : en est-il besoin pour deux cœurs pleins d'amour? Mon cher Peters alloit de moi à mon pere , il ne savoit comment le remercier. Quels soins , quelle délicatesse ne mettoit-il pas à lui faire oublier la manière dure dont jadis il en fut traité!

« Peu de jours après notre mariage, Peters devint d'une grande tristesse; l'affection de mon pere et mes caresses sembloient la redoubler. Que devins-je , quand , cédant à mes in-

stances , il m'avoua , que , lorsqu'il s'étoit éloigné du hameau suivant les desirs de mon père , il étoit allé s'engager ; qu'il n'étoit revenu que pour vendre sa chaumière et me dire un éternel adieu ; que son vaisseau devant bientôt partir, il falloit nous séparer. Chaque mois , ma chère femme , ajouta-t-il , tu recevras ma paie ; si elle ne peut pas suffire à vos besoins , elle servira du moins aux plus nécessaires : pour le présent , prends cette bourse ; elle renferme le reste de ce que j'ai reçu pour mon engagement.

« Je sentis le frisson de la mort à cette terrible nouvelle. Je tendis ma main tremblante sans savoir ce que je faisais ; je reçus l'argent , prix de la liberté de Peters et de mon bonheur , et je tombai sans force dans ses bras. Argent fatal , et pourtant trésor

sacré pour moi , qui m'es plus cher que toutes les richesses de la terre , que je ne puis regarder sans douleur, et dont je ne voudrois me défaire qu'avec ma vie , triste présent de mes noces , je te porterai toujours sur mon cœur ! La voilà , sir, cette bourse ; je voulus la donner en gage à ceux qui venoient arrêter mon père : ils me la rendirent avec dédain, quand ils eurent vu qu'elle ne contenoit qu'une somme si modique. Ils ne pouvoient pas savoir ce qu'elle avoit coûté.... »

L'émotion d'Edwin étoit au comble ; il prit la bourse, et n'ayant pas de pensées bien distinctes à force de sentir, il la porta à sa bouche, et sécha la trace de quelques larmes dont Jaïnina l'avoit humectée. — Qui pourroit vous entendre et rester étranger à vos maux ? O Jaïnina !

quel est ce charme qui répand un intérêt si doux sur tout ce que vous dites...? de si touchantes vertus, des traits si nobles, ont-ils besoin de l'éloquence de la beauté pour se faire sentir à l'ame.... Malheur à moi s'ils ne m'avoient attendri, même en sortant d'une autre bouche !

Jäinina fit une inclination modeste, reprit la bourse, la replaça dans son sein, et continua :

« Quand il me fut possible de parler, je suppliai Peters de vendre sa chaumière et de se racheter. Mon désespoir pouvoit devenir funeste : pour l'apaiser, Peters me promit tout. Quand il me vit plus tranquille, il me montra la situation où nous allions nous trouver ; mon père dans la douleur de se voir sans asile, tous les trois errants sans savoir que devenir ; au lieu qu'en nous séparant,

il pouvoit gagner quelque chose sur mer, et améliorer nos affaires. — Puis, ajouta-t-il d'un air persuasif qu'il sait prendre pour consoler, j'ai un pressentiment que je ne resterai pas longtemps loin de toi. Rassure-toi, mon cher amour, la Providence veille sur les honnêtes gens.

« Enfin, mon mari partit. Ah, sir ! il faut avoir connu l'affreux chagrin de quitter ce qu'on aime pour deviner ce que souffrit la pauvre Jaïmina.... Autant que je le pus, je dissimulai mes regrets, pour ne pas augmenter ceux de mon père, qui s'accusoit de notre malheur. Nous n'en étions pas encore à la fin. Le méchant intendant, dès qu'il sut que Peters étoit parti, osa me faire les plus honteuses propositions. Quand je lui répondois selon l'horreur qu'il m'inspiroit, il me menaçoit de faire traî-

ner mon père en prison ; et lorsque , glacée par cette crainte , je prenois le ton suppliant , il me disoit que l'affliction me rendoit encore plus jolie , et qu'il dépendoit de moi de ravoïr la fortune que j'avois perdue , en l'aimant autant qu'il m'aimoit. Sans les nouvelles que je recevois de mon cher mari , je ne crois pas que ma vie eût résisté à tant de persécutions. J'ai caché long-temps à mon père la noirceur de cet homme ; mais quand les gens de la justice se sont présentés pour le mener en prison , j'ai été forcée de leur tout dire.

« Contre le gré de l'intendant , à force de sollicitations , j'ai obtenu un délai. J'étois venue pour supplier milord de nous accorder du temps , seulement jusqu'à ce que j'eusse reçu de Peters le pouvoir de vendre sa chaumière. Le lord m'a renvoyée sans vou-

loir m'entendre , disant qu'il ne se mêloit pas de pareilles affaires ; qu'il ne vouloit entrer dans aucun détail ; que je fusse trouver son intendant. La frayeur s'est emparée de moi : je n'ai plus trouvé dans ma tête les choses touchantes que j'avois rassemblées pour l'attendrir. Je m'en retournois , quand une belle jeune dame m'a rappelée avec amitié. En sa présence j'ai retrouvé ma mémoire et mon cœur.

« Pénétrée de ma situation , lady Marguerite m'a remis cet or : elle vouloit me le donner ; mais je l'ai suppliée de permettre que je sois sa débitrice : je le lui rendrai quand Peters et mon pere l'auront gagné. Je crois qu'il suffira pour payer l'intendant et acheter le congé de Peters.... Pourvu que le Victory ne soit pas parti.... — Le Victory ! à Plymouth ? — Oui , sir. — Jaïnina , quel bonheur !

Je ne comptois qu'un jour dans ma vie.... en voilà deux. Je place celui-ci à côté de l'autre, il l'égale en douceur.... du moins, il m'en rend plus digne. Je puis vous rendre votre mari.... Son capitaine est mon oncle ; je vais lui écrire. Je vous jure sur l'honneur que je dis la vérité.... Vous pâlissez..... Oh, Jaïnina, auriez-vous moins de force pour la joie que pour la peine...! » Jaïnina en effet étoit devenue blanche comme un lis : elle regardoit Edwin, et doutoit de ce qu'il lui disoit. Quand il l'eut enfin persuadée, elle se leva pour partir. — Je ne perds pas un instant, sir, je vais consoler, rassurer mon père. Oh, mon Dieu ! est-il bien vrai ? — Je veux vous donner un guide pour vous ramener chez vous. — Je m'en irai bien seule ; ma marche sera moins ralentie.

Edwin avoit une inflexion tendre dans la voix , à laquelle on pouvoit rarement résister lorsqu'il l'employoit. Ce fut avec cet organe qu'il dit à Jaïnina : — Beaucoup d'autres peuvent aller seules dans les gorges de ces montagnes, dans l'épaisseur de ces forêts ; il semble qu'elles soient protégées par leur figure même ; mais vous , Jaïnina , ne le pouvez sans risque.

En lui parlant ainsi , il dirigeoit sa marche vers le presbytère où miss Betty et M. Lowelin partagèrent , à quelque différence près , l'intérêt qu'elle avoit inspiré à Edwin. M. Lowelin voulut la reconduire lui-même. Jaïnina ne trouvoit pas de terme pour exprimer ce qu'elle sentoit , et le tendre Edwin , en la voyant partir , ne put retenir un soupir , de joie , sans

doute , de ce qu'elle alloit être heureuse.

O Marguerite ! que ne puis-je ainsi employer mes jours pour être plus digne de toi , disoit Edwin en rentrant dans sa chambre , pour écrire à son oncle l'histoire de Peters.

Qui traite de peu de chose.

LE résultat de l'intimité qui régnoit entre le lord Wenworth et la famille Dear fut le projet de mariage de leurs enfants. On en fixa la célébration à l'époque où finiroit le deuil. Lady Dear, persuadée que Wenworth alloit être rappelé à la cour, trouvoit en Marguerite un parti très brillant pour son fils. Le lord , conservant

toujours l'air mystérieux , laissoit croire qu'il étoit de sa volonté de ne plus s'exposer sur ce glissant théâtre. Cependant , il faisoit agir sous main à Londres ; il mettoit surtout en avant l'alliance que sa fille alloit contracter , comptant beaucoup que le roi , par l'estime qu'il avoit pour le lord Dear , lui rendroit ses bonnes grâces en faveur de ce mariage. Ces démarches se faisoient dans le plus grand secret. Si lady Jeanne avoit pu les soupçonner , elle se seroit bien gardée de prendre un engagement opposé à ses vues ambitieuses ; dans tous les cas , plutôt que de se croire lésée en rien , elle auroit retiré sa parole , l'eût-elle donnée au Père éternel. Dans son cœur , c'étoit toujours conditionnellement.

Robert , malgré son peu de goût

pour les chaînes du mariage , se soumettoit sans répugnance , se promettant intérieurement de ne laisser porter atteinte à aucune de ses volontés , et de les suivre après comme avant , d'autant plus que la jeune personne , par l'indifférence qu'elle montrait pour ses galanteries , lui paroissoit d'un caractère froid et peu aimant.

Lady Marguerite ignoroit qu'on eût disposé de son sort ; son père n'avoit pas cru nécessaire de l'en prévenir , ne mettant nul doute à son obéissance. Les intérêts de cette alliance s'étoient réglés , tandis que Marguerite recevoit d'Edwin le serment de n'aimer jamais qu'elle. Le lendemain, et pendant plusieurs jours, la pluie tombant par torrents rendit les promenades impossibles. Personne

ne vint au château : Robert étoit allé à Edimbourg , et le lord Wenworth ne paroissoit que pour les repas.

Les jeunes miss comptoient les heures ; Narcisse avoit repris sa tranquillité , elle s'entretenoit d'Edwin avec lady Marguerite. Celle-ci , à chaque instant , regardoit le baromètre : l'aiguille ne bougeoit pas du mauvais temps.... C'étoit un déluge.... L'atmosphère épaissie permettoit à peine de distinguer les donjons du château de Dear ; et l'humble toit du presbytère eût été imperceptible pour tout autre œil que celui de miss Wenworth.

Enfin , le ciel s'éclaircit. L'écharpe d'Iris , brillant dans les airs , annonça la réconciliation avec la terre : les petits oiseaux entonnèrent l'hymne d'alégresse ; et l'homme des champs , en respirant les suaves émanations

de la nature ranimée , bénissoit le créateur de ces merveilles.

Lady Marguerite , après huit jours d'une mortelle réclusion , voulut sortir du château pour faire une visite à la vieille Sarah , la même qui avoit donné l'hospitalité à sir Belton.

La vieille Sarah étoit une bonne femme , qui avoit passé sa vie au château de d'Unnor comme concierge. Le lord Wenworth , qui n'aimoit pas à affliger sa vue par les infirmités des autres , la renvoya avec quelques légers secours ; mais lady Wenworth , touchée de compassion pour cette ancienne domestique , lui avoit acheté une chaumière au bord de la rivière , en ajoutant à ce don une petite pension que lady Marguerite continuoit avec la plus grande exactitude. C'étoit pour satisfaire à ce devoir qu'elle étoit si impatiente de sortir. Ne trou-

vant pas Narcisse , elle se fit suivre par un laquais , et prit le chemin de la chaumière.

*Nouveau personnage nécessaire à
l'auteur.*

Edmond Valmore à Robert Dear.

CETTE lettre te trouvera à Edimbourg, mon cher Robert, où moi-même j'aurois été te joindre pour te voir plus tôt, si le diable n'eût tracé sur mon chemin une ligne magique, que je ne puis franchir.

Je m'étois tiré d'assez bonne grace des embrassements de ma mère et de mes sœurs. Ces bonnes créatures fondoient en larmes de me voir, à peine

arrivé, monter encore en chaise de poste, et courir les ornières. J'avois beau leur dire que je n'allois qu'à ton antique *châtel*, que je serois de retour pour le temps de la chasse, mes raisons étoient sans force; elles craignoient que mon humeur vagabonde ne me portât à recommencer mes voyages. Ma mère surtout me couvroit de ses yeux, et cherchoit la vérité.

Sur mon honneur, je reviendrai, lui dis-je; et l'embrassant avec une effusion dont je ne fus pas maître, je m'enfuis, pour ne pas pleurer comme un bambin. Mais, Robert, tu me dois compte de ce qui m'en a coûté pour quitter une aussi tendre famille. Patrik me suivoit. Nous avions fait dix milles que je n'avois pas ouvert la bouche: je pensois à des choses plus ou moins tristes. Patrik faisoit ob-

server respectueusement à ma seigneurie que mon manteau se dérangeoit , et que le brouillard pourroit m'enrhumer.... Bon Patrik ! un mot de ton maître t'eût rendu heureux ; mais j'étois dans cette situation d'esprit qui vous porteroit à battre l'indiscret qui voudroit en distraire.

Je m'arrêtai à Tullich pour y visiter une tante, sœur de mon père, et dont je suis héritier, à condition que j'écouterai les sermons qu'elle compose pour ma conversion. Si la vieille folle vivoit plus de trois ans , je croirois payer trop cher son héritage , bien qu'il soit de quelques milliers de livres.

A peine m'eut-elle donné le temps de m'asseoir, qu'elle voulut me faire exercer une vertu que je ne mets jamais en pratique de mon plein gré, la patience. Il lui tardoit de savoir si

l'esprit de perdition avoit toujours en moi un de ses plus zélés apôtres , ou si j'étois dans le bon chemin. Il me prit envie , pour contenter ma mauvaise humeur, de lui raconter les petites fredaines qui nous ont amusés dans différents coins du globe. Cependant , je réfléchis que la charitable dévote pourroit bien me renvoyer à jeun ; je fis l'homme de Dieu , et demandai vite à manger.

Ma tante donna ses ordres. Tandis qu'on les exécutoit , ne voulant rien perdre des instants que je passois chez elle , elle continua à m'entretenir de la mauvaise fin que faisoient les hommes de notre espèce en ce monde , sans préjudice de ce qui les attendoit dans l'autre. « C'étoit à mon âge qu'il me falloit quitter mes inclinations perverses , pour que mon offrande fût plus agréable à Dieu » ; me citant

pour modèles tous les saints de la légende, qui, jeunes encore, avoient amorti le feu des amours pour s'embraser du feu sacré.

Pendant que la sorcière m'étourdissoit de cent balivernes, je regardois un coq que la servante venoit de tuer pour mon repas. Loin d'exciter mon appétit, la vue de l'animal vigilant me causa un sentiment de peine. Je m'écriai, en interrompant ma tante d'un ton tragi-comique :

« O toi, qui saluois le jour par tes chants de victoire ! objet de l'envie de tes gras compagnons, modèle de vaillance ! la joie et le plaisir d'une douzaine de poules qui jouissoient d'un amour également distribué..... fier sultan, ta mort les plonge dans la viduité ; jamais tu ne seras remplacé pour elles.... et leurs œufs, dé-

sormais stériles, ne produiront plus de tendres nourrissons !

« Que maudite soit la main de la sale cuisinière qui osa frapper ta tête superbe , et souiller de sang ton plumage d'or ! »

La servante , épouvantée de mon apostrophe , juroit à mon honneur qu'il seroit tendre comme un poulet ; et ma tante , irritée de ce que je l'avois interrompue dans un endroit pathétique de l'histoire de S. Augustin , disoit en branlant la tête , « que je serois un franc vaurien. » Dieu l'entende , Robert....

Je te fais grace des détails de mon voyage jusqu'à d'Unnor.

Hier , à dix heures du matin , je quittai la grande route pour prendre le chemin de traverse , qui m'auroit conduit chez toi. Devant moi étoit

une rivière , extrêmement grossie par l'orage , des rochers aussi vieux que le monde lui servent de parapets , et en quelques endroits , de voûte sous laquelle coule le torrent. Si vous les gravissez , vous découvrez au loin un pays agreste et sauvage ; sous vos yeux un vallon fertile , un beau château.... Je suis un insigne fou , de te faire la description des environs de d'Unnor, que tu dois connoître et savoir par cœur.

Mais comment se fait-il qu'un fin lévrier comme toi n'ait pas déniché le joli gibier qu'il renferme... ne l'ait pas poursuivi et mis aux abois ? Je suis en peine de toi , Robert. L'influence du climat auroit-elle alourdi ta tête , et , de ramifications en ramifications , émoussé cette fibre de ton cœur , si vive , si irritable , qui te portoit sans cesse à l'amour de la nou-

veauté? S'il en étoit ainsi, mon ami, sortons d'un pays où l'on végète, et revenons sous ce beau ciel, où les plus vives jouissances, au lieu de diminuer les facultés, semblent les augmenter encore.

Mais, où en étois-je de mon récit?... M'y voilà, écoute :

J'étois descendu de ma chaise, et, grimpé sur le roc le plus élevé pour admirer la diversité du paysage, peut-être me serois-je laissé aller à une contemplation sentimentale, quand une meute passa rapidement auprès de moi : les chasseurs, restés dans la plaine, crioient à tue tête pour exciter les chiens ; et puisse le gosier de ces butors se dessécher comme la peau d'une vieille gibecière, pour avoir été la cause de l'accident qui est arrivé.

Un cri perçant se fait entendre ; je me tourne vers l'endroit d'où il est

parti , et je vois un homme qui se précipite dans le gouffre. Je descends de la hauteur ; je le cherche sur le bord de l'eau ; je l'aperçois plus loin , luttant avec force contre le courant , il tenoit une femme , qu'après mille efforts il déposa sur l'autre rive.

La plus grande enjambée que j'aie faite en ma vie est celle qui me mit de dessus le roc où j'étois , sur celui qui s'avançoit vis-à-vis en forme d'arche. Je me trouvai près de la dame ; je crus voir une naïade endormie....

Celui qui venoit de la sauver lui tenoit la tête penchée , pour lui faire vomir l'eau ; ensuite il lui frotta les tempes. Ivre de joie de la voir se ranimer , il lui disoit des mots que je ne pus comprendre , et qu'elle comprit fort bien ; car je la vis sourire et rougir en reprenant connoissance. Pour lui montrer sans doute qu'elle

en avoit l'entier usage, la charmante lady passa ses bras d'ivoire autour du cou de l'intrépide plongeur. Elle ne lui dit rien.... mais, je veux être le plus grand sot des trois royaumes, si son regard n'étoit pas plus éloquent que tout ce qu'a dit en sa vie ce blême professeur que nous faisons tant enrager, par la seule apparence d'une distraction.

Le jeune homme se retourna vers moi. — « La demeure de lady est près d'ici ; faisons une chaise de nos bras, et portons - la chez elle. » Je m'approchai , sans proférer une parole. Jusqu'alors j'étois resté là planté comme un arbre inutile , regardant cette femme , dont les formes dessinées par ses vêtements mouillés, me rappeloient ce que j'avois admiré dans les marbres de l'antiquité. Nous la plaçâmes sur nos mains entrela-

cées; une des siennes reposoit sur les épaules du jeune homme, et l'autre, occupée par la modestie, rassembloit sur deux globes de lait ses vêtements en désordre.

Bientôt nous vîmes le château, et une jeune personne qui venoit à nous; celle-ci me parut passable, voilà tout; peut-être est-elle jolie, quand elle n'est pas à côté de l'autre. Quoi qu'il en soit, je juge bien de son bon cœur par sa vive affliction au récit du danger que venoit de courir son amie. Celle-ci la rassuroit, lui disant qu'elle étoit bien.... très bien.... (et il est possible que la rusée dît la vérité). « Des chiens poursuivoient un sanglier; l'animal furieux passoit près de moi; j'ai eu peur; n'ayant point le temps de me réfugier à la chaumière de Sarah, où j'allois te chercher, Narcisse, je suis montée sur un rocher,

croyant y être en sûreté.... Ma précipitation m'a fait glisser ; je suis tombée dans l'eau.... — Et il t'a sauvée.... dit avec vivacité son amie : oh ! cher Edwin, comment vous dire ce que je vous dois. Sans votre secours, que seroit-elle devenue ? Venez au château ; montrez à milord le sauveur de sa fille.... — Pourquoi tant me remercier ? dit Edwin, les yeux tendrement fixés sur lady Marguerite ; heureux mille fois qui pourroit donner sa vie pour miss Wenworth !... »

Alors seulement je l'examinai, et je compris que le plus léger service rendu par lui devoit disposer une femme à la plus douce reconnoissance. Ce garçon est taillé sur le beau modèle ; et je ne comprends pas comment, l'ayant pour si proche voisin, tu n'as pas cherché à le faire exiler.

Quand il partit (il ne voulut pas venir au château), lady Marguerite le suivit d'un long regard, qui, selon moi, vouloit dire ceci : « Doux ami, le plus grand charme de ma vie, que je te dois, sera de te la conserver. »

— « Venez recevoir les remerciements de mon père et les miens, me dit-elle, et faites-nous le plaisir de vous reposer quelques instants. »

Adorable miss Wenworth, tes lèvres me remercieront d'un léger service ; mais c'est avec l'enivrante expression de l'amour que tu remercieras ton Edwin.

Les domestiques firent éclater leur frayeur et leur joie, d'avoir failli perdre leur maîtresse, et de la retrouver. Milord Wenworth avoit, je crois, plutôt envie de la gronder que de la plaindre. Il me remercioit toutefois avec une dignité, qui, dans une pa-

reille occasion, auroit dû faire place à l'effusion du cœur. Il me prit un instant pour le sauveur de sa fille ; je le tirois d'erreur, quand miss Narcisse m'interrompit. — « C'est Edwin Lowelin, qui l'a secourue au risque de sa vie ; sans lui, lady Marguerite ne vivroit plus... » Et ses pleurs couloient au souvenir du péril passé. Si j'en juge par l'expression que prit le visage du lord, il a senti plus de mécontentement d'avoir une pareille obligation au fils du pasteur, que de joie de revoir sa fille. Il me conduisit dans le salon : je lui racontai le hasard qui me procuroit l'honneur de le voir. Quand il apprit que je venois passer quelque temps chez toi, ses politesses prirent un air de franchise, qui me montra que tu étois de ses amis. Il m'apprit ton voyage à Edimbourg, en m'engageant d'attendre ici ton

prompt retour. J'acceptai , et je t'attends.

Ce matin , Patrik m'a raconté que le lord s'étoit livré à une grande colère , parcequ'Edwin avoit renvoyé avec hauteur la bourse pleine d'or qu'il lui avoit fait porter par son valet de chambre , à titre de récompense.

Je me trompe fort , Robert , ou sa fille lui a déjà donné une récompense plus digne de lui.

Lady Marguerite est entièrement rétablie. Adieu , Robert... Comment ne m'as-tu jamais parlé de cette femme-là ?

Qui prépare à de grands événements.

WENWORTH, pour qui le poids d'une obligation envers M. Lowelin étoit un supplice, avoit voulu s'en acquitter en envoyant cent guinées à Edwin. L'indignation que ressentit l'honnête famille, éclata devant le messenger, qui revint dire à son maître le mépris qu'il avoit lu sur leur figure, rendu encore plus intelligible par les paroles que le jeune Lowelin ne put retenir.

Wenworth se rappela que le pasteur avoit peut-être les moyens de le perdre; il fut fâché de s'y être si mal pris, et les mouvements de colère que Patrik avoit observés provenoient autant du mécontentement qu'il éprou-

voit contre lui-même, que de sa haine contre M. Lowelin.

La présence d'un étranger lui imposa la nécessité de ne point laisser pénétrer ce qui se passoit en son ame ; il témoigna , au contraire , vis-à-vis de sir Balmore , un grand intérêt pour Edwin , et le desir de lui être utile.

L'esprit subtil de Balmore lui fit entrevoir du mystère dans la conduite de Wenworth. Il attendoit Robert pour en parler ensemble , ignorant la part que celui-ci pourroit y prendre. Quand il le sut , par la confidence que lui en fit le lord , il se promit de mettre en œuvre toutes les raisons possibles pour le détourner d'un mariage qui ne pouvoit le rendre heureux , puisqu'il ne posséderoit pas le cœur de sa femme.

Le charme que lady Marguerite exerçoit sur ceux qui étoient autour

d'elle ne pouvoit manquer son influence sur Balmore ; mais , trop délicat en amitié pour concevoir pour lui un espoir qu'il vouloit détruire en son ami , il borna les sentiments chaleureux que faisoit naître en lui tout joli visage , à un véritable intérêt pour miss Wenworth ; et il étoit capable de tout sacrifier pour lui en donner des marques.

L'orgueil de Robert venoit de recevoir une si rude émotion par la lettre de Balmore , que celui-ci n'avoit plus besoin de beaucoup d'efforts pour le faire désister du mariage projeté. Avoir mille rivaux , les éclipser tous , étoit un triomphe dont Robert se croyoit digne ; mais se voir préférer l'obscur Lowelin , le combattre dans le cœur de lady Marguerite , humilioit trop son amour-propre. Prompt à en suivre les premiers mouvements,

il envoya à sa mère la lettre qu'il avoit reçue de Balmore. Dans l'intervalle lady Dear reçut aussi des nouvelles de Londres. On lui mandoit que le roi avoit entendu parler du mariage de Robert Dear avec la fille de lord Wenworth, sans donner aucune marque d'intérêt, et que sa Majesté, dans l'instant même qu'on le lui disoit, s'étoit occupée d'autre chose; ce qui, ajoutoit-on, devoit faire comprendre que Wenworth étoit totalement oublié. De sorte, qu'en recevant la lettre de son fils, lady Dear se trouva trop heureuse d'avoir un prétexte pour rompre une alliance qui ne la satisfaisoit plus. Elle répondit à son fils qu'elle voyoit avec plaisir une nouvelle preuve de la fierté de son Robert; que lord Wenworth étoit probablement en défaveur complète, et que lui, par sa fortune et

les prérogatives de sa naissance , pouvoit prétendre aux plus brillants partis.

« Si ce damné Balmore avoit rêvé ce qu'il me mande , je ne trouverois rien au dessus de la possession de Marguerite , dit Robert , en lisant ce passage de la lettre de sa mère. »

Lady Dear voulant mettre un obstacle , qu'aucun regret de son fils ne pût détruire , s'empressa d'écrire à Wenworth pour retirer sa parole , taisant le principal motif , fondé sur les nouvelles qu'elle avoit reçues de Londres ; elle ne parla que de l'intelligence qui existoit entre lady Marguerite et le jeune Lowelin , mettant en avant de grands sentiments de délicatesse ; tandis que dans le fait , elle la sacrifioit à ses intérêts et à sa vanité blessée.

Quoique lord Dear fût à peu près

compté pour rien dans les affaires essentielles, lady Jeanne voulut avoir l'air de le consulter sur une décision qu'elle avoit au fond irrévocablement prise : elle fut le trouver avec la lettre de Balmore, et celle qu'elle avoit faite pour Wenworth, et qui n'étoit pas même ouverte. Lord Dear, après avoir lu le récit de Balmore, se tourna vers sa femme avec une bonhomie singulière. — S'il faut que je le dise, ce jeune Lowelin est fait pour plaire... — Vous ne le comparez pas à mon fils, peut-être, milord...? — Robert est certainement un beau garçon... mais ce jeune Lowelin a un je ne sais quoi... et puis une force, une adresse... Il falloit voir comme il m'a tiré du fossé... Je ne suis pas étonné que lady Marguerite, oubliant qu'il étoit roturier, se soit jetée à son cou. N'en aurois-je pas fait autant si j'avois pu,

quand il m'eut secouru si à propos. C'est une action toute naturelle, milady. — Et moi, milord, je trouve très naturel aussi de refuser pour mon fils une femme qui embrasse un autre homme avec tant de plaisir. Ce jeune homme vous a rendu un service à la vérité; mais je ne conçois pas cette reconnoissance qui vous porte jusqu'à le mettre en parallèle avec mon fils. — Ma foi, milady, savez-vous que je ne pouvois plus crier, et que dix minutes plus tard... — Je n'ai pas vu cela, milord : je sais que vous aviez la voix très fraîche quand vous arrivâtes : vous avez certainement exagéré le danger. » Lord Dear secoua la tête. « Enfin, milord, je vous ai instruit de tout; maintenant, je vais faire porter à d'Unnor la lettre qui rompt nos engagements. — Oh, milady ! pas d'aujourd'hui, dit le lord

en sautant sur sa chaise, j'ai une partie de chasse avec Wenworth : vous la feriez manquer, comme vous le sentez bien, et je ne saurois souffrir cela. Après-demain, tant que vous voudrez, entendez-vous, milady...? » Lady Jeanne haussa les épaules; mais ne voulant pas réveiller en son mari la moindre énergie, elle promit comme par complaisance ce que le vieux lord auroit exigé si on l'eût poussé à bout; ainsi lady Jeanne, en tolérant sa passion pour la chasse, pouvoit agir à sa fantaisie pour tout le reste.

Chacun a sa manière de voir.

PENDANT que les choses étoient en cet état, il s'en passoit de nouvelles au presbytère. Le capitaine, la ter-

reur de la tante , avoit écrit à Edwin , et le pressoit de se rendre auprès de lui.

« Le temps d'acquérir de la gloire est arrivé , lui disoit-il : quand tu n'étois qu'un enfant ton jeune courage s'enflammoit au récit des vaillants exploits de nos ancêtres ; maintenant que tu es un homme , tu joindras les tiens aux leurs , afin que tes enfants puissent aussi les raconter... »

Miss Betty , interrompant la lecture , dans une vive agitation s'écria : « Puissent tes enfants n'entendre jamais que le récit d'actions paisibles... puissent-ils ignorer toujours jusqu'au mot de guerre... ! Qu'est-il besoin qu'ils soient guerriers ? Quelle nécessité que tu le sois toi-même ? Ton père est-il moins honoré que cet oncle... ce coureur de mers... qui veut t'inspirer le

goût d'une vie vagabonde, et t'éloigner de tes parents... » Edwin regarda sa tante, posa sa main sur une des siennes, et continua :

« Quand notre glorieuse campagne sera finie, nous irons tous les deux visiter ton père et la bonne sœur Betty ; ils seront fiers de te revoir, quand tu auras fait tes preuves. Mon vieux cœur se rajeunit à l'idée de leur présenter en toi un rejeton digne de ma race. Tu me tiendras lieu de mon brave Max, parceque je suis sûr que tu penses comme il pensoit, mon garçon : qu'il vaut mieux mourir en défendant son pays, que de vivre dans une honteuse oisiveté. »

Qu'il ne vienne point, ce marin au cœur de pierre, je ne veux ni le voir ni l'entendre ! Sa voix seroit plus effrayante à mon oreille que la trompette du jugement dernier. — En vé-

rité, Betty, vous poussez les choses trop loin, dit M. Lowelin. — Elle lui répondit : « Et vous, qui êtes son père, le laisserez-vous partir ? Vous est-il si indifférent, que vous ne lui montriez pas qu'il est de son premier devoir de ne pas quitter des parents qui ont pris un si tendre soin de sa jeunesse... » — Et de quoi me serviroit ma jeunesse, répondit Edwin, si je la traînois sans honneur ? si on disoit de moi comme de sir John : « Voyez-le ; il n'a jamais conçu que de lâches pensées... Voyez-le, tandis que toute la nation est sous les armes, se cacher ou fuir... Il voudra jouir, cependant, des droits de son pays ; mais il auroit craint de les soutenir par une goutte de son sang... » Oh, ma tante ! ne seriez-vous pas cent fois plus malheureuse d'entendre parler ainsi de moi, que de me voir, comme

le fils de mon digne oncle, mourir d'une glorieuse mort? — Tu vivras, je l'espère... je te reverrai... Mais quelle est l'histoire de ce sir John? — Que nous importe l'histoire des autres... chacun de nous a bien assez de la sienne, ajouta la tante avec dépit. — Raconte-la, mon fils, dit M. Lowelin, qui vouloit s'encourager. — Ce que je vais vous dire m'a été conté par mon oncle, quand nous revenions en Angleterre, dans ces belles nuits où notre vaisseau sembloit glisser sur la mer. Si vous voulez, j'en abrégerei le récit, car il contient de longues infortunes. — Ne supprime rien, j'écoute avec un grand intérêt. — Miss Betty s'empressa de l'interrompre : « On est bien malheureux, mon frère, quand on a besoin d'entendre les chagrins des autres pour s'étourdir sur les siens. Je la connois,

cette histoire, je vous promets de vous la raconter en peu de mots. Mais dis, Edwin, quels rapprochements peut-on faire de sir John avec un autre homme, qui se dispenseroit d'aller égorger son semblable pour une raison étrangère et souvent injuste. Je ne blâmerois pas sir John, s'il n'eût eu qu'une fausse valeur, je l'aurois plaint de faire un métier qui en exige une véritable. Je le méprise seulement, parcequ'il a trompé ceux qui, croyant en son honneur, lui confièrent un poste dont il privoit un véritable brave, qui l'eût dignement rempli; mais Edwin n'a pris nul engagement; il peut, sans se déshonorer ni tromper personne...» — Je tromperois la confiance que mon oncle a mise en moi, dit Edwin avec chaleur. Je le blesserois d'un trait mortel s'il voyoit le fils de sa sœur

fuir à l'approche du danger. Je voudrois vous donner ma vie ! Mais je dois justifier l'estime de mon oncle.»

Généreux enfant...! s'écria le père ému de sentiments divers. — Hé bien ! pars : laisse aussi miss Wenworth... dit la tante, qui croyoit toucher la corde sensible, et qui avoit réservé de la faire vibrer pour la dernière extrémité.

Un peintre habile auroit pu saisir sur la figure de M. Lowelin la plus singulière surprise.

Miss Betty essuya ses yeux ; un éclair de joie brilla à travers ses larmes ; elle crut avoir fait un coup de maître. Son découragement n'en fut que plus grand, quand Edwin, s'adressant à son père, lui dit : « Ma chère tante vient de vous dévoiler le seul secret que j'aie eu pour vous, mon respectable père ; c'est

moins manque de confiance , que la crainte de vous faire entrevoir des chagrins dans un amour que je ne peux domter. J'adore la fille de milord Wenworth.... Je ne me fais nulle illusion sur la distance qui se trouve entre nous ; mais il m'est impossible de détruire l'impression que mon ame a reçue.... Oui, mon père, elle m'aime !... C'est pour votre heureux fils que son cœur s'est ouvert à l'amour ; il est à moi ! il m'appartient , comme l'univers appartient au Créateur. La douce image de miss Wenworth se place à côté de la gloire , à côté de tout ce qui est grand , de tout ce qui est noble , pour me montrer que c'est par là que je dois arriver jusqu'à elle. »

Pendant qu'Edwin parloit , M. Lowelin avoit l'air d'un homme qui vient d'éprouver le plus grand mal-

heur du monde ; il se promenoit dans le parloir, en se frappant le front ; et, s'arrêtant devant son fils : « Malheureux enfant ! devois-je connoître par toi une aussi cruelle peine ? Quand je m'alarmois sur ta tristesse, devois-je supposer qu'une passion folle, insensée, disposoit de ton repos et de la tranquillité de ton père... Connoistu lord Wenworth ?.... sais-tu quel fut le sort de son épouse infortunée?... celui qui seroit le partage de sa fille, s'il pouvoit soupçonner qu'elle eût disposé de son cœur en faveur de mon fils... Voudrois-tu causer la perte de miss Wenworth ? parle, Edwin, le voudrois-tu ?—Affreuse supposition ! —Je vous dis, moi, qu'il causera sa perte en s'éloignant d'elle ; en la laissant devenir la femme de Robert Dear, dit la tante ; je sais de bonne part que ce mariage est décidé. »

Edwin se leva avec vivacité ; la pâleur couvrait son front. — « Elle , la femme de Robert Dear !... Elle , que j'ai tenue dans mes bras , sur mon cœur !... qui mourait sans moi... Oh , Dieu !... vous le voyez bien , qu'il faut que je parte. Demain , aujourd'hui , à l'instant même.... On diroit , si je restois , que je veux faire valoir le service que je lui ai rendu. Mais.... qui oseroit appeler ainsi l'action qui me porta à sauver une vie d'où dépendoit la mienne ? »

« Mon fils , mon cher fils , dit le pasteur , qui le vit dans le délire , calme-toi.... écoute la voix de ton père !... » Mais Edwin étoit sorti , et déjà loin du presbytère.

« C'est vous , dit alors M. Lowelin à sa sœur , dont la foiblesse condamnable est cause de tout ce qui arrive. Par vos rêveries romanesques vous

avez alimenté et fait naître peut-être ce fatal amour. Vous me réduisez à desirer que mon fils s'éloigne de moi ; qu'il aille chercher, à travers les dangers et le bouleversement du monde, le calme et la paix que son cœur a perdus. Vous seule , continua - t - il en s'animant davantage , devez être responsable de tous les maux qui peuvent nous arriver. »

Et le pasteur, par une triste prévoyance, les envisageoit en foule.

Miss Betty, qui avoit senti diminuer ses forces à mesure que celles de son frère prenoient un accroissement, s'approcha de lui d'un air repentant : — « Pardonnez - moi , mon frère..... pardonnez une tendresse peut-être aveugle. Je suis la plus faible , ne m'accablez pas... »

Une simple marque de regret suffisoit pour désarmer le digne pasteur

de sa colère. Il embrassa sa sœur, et lui pardonna, à condition cependant qu'elle éloigneroit dorénavant de l'esprit d'Edwin les espérances téméraires qu'il avoit osé nourrir.

Après en avoir reçu l'assurance de miss Betty, M. Lowelin fut à la rencontre de son fils.

Cruels combats, émotions diverses.

Miss Betty Lowelin, quand il lui survenoit quelque contrariété, avoit l'habitude de parler seule ; elle donnoit l'essor à ses pensées avec une volubilité inconcevable ; et, se faisant des demandes et des réponses, elle agitoit les intérêts de sa passion, soit pour se consoler d'un malheur sans remède, soit pour s'enhardir à

quelque entreprise. Depuis la trahison de son infidèle , Betty n'avoit jamais eu tant de motifs de se raisonner ; aussi , après un soliloque trop long pour être rapporté , elle trouva clair comme le jour , que ce qui pouvoit l'affecter le plus étoit le départ de son neveu. Quand son cœur s'affligoit à la vue d'un animal souffrant , comment envisageroit-elle , sans mourir d'angoisse , les horreurs d'un champ de bataille , où figureroit ce neveu qu'elle aimoit si chèrement !

Cette gloire et ces honneurs , qu'on lui faisoit entrevoir dans le loin , ne lui offroient que la valeur illusoire d'un songe ; tandis que les dangers qu'il alloit affronter se présentent à sa tendresse alarmée avec tout le certain de la vérité.

Quoique M. Lowelin eût prédit de funestes effets de l'amour d'Edwin ,

la tante n'en fondoit pas moins sur cet amour sa seule espérance. Ne concevant pas qu'on pût résister à la prière d'un objet aimé, elle se couvrit de son mantelet écarlate ; et, trop pressée pour mettre aucune coqueterie aux autres parties de sa toilette, ce fut dans l'ajustement le plus simple qu'elle s'achemina vers le château, pour aller avertir lady Marguerite de ce qui se passoit, lui peindre son désespoir, et l'engager à demander à Edwin le sacrifice de ses projets.

Betty fit le trajet du presbytère au château avec une promptitude extraordinaire ; mais arrivée à la première grille, une sorte de timidité qu'elle n'avoit pas prévue, l'arrêta. « Que répondre à milord, s'il se trouvoit là, peut-être instruit de l'amour de sa fille?... Quel prétexte prendre pour

voir miss Wenworth , d'après la réception qu'on avoit faite au porteur du honteux message? »

Ces appréhensions rallentirent le mouvement de ses jambes ; elle s'assit sur une borne en face du château ; et suivant son usage , il s'ensuivit un raisonnement dont voici le résultat.

« Etant la proche parente d'Edwin, Edwin ayant sauvé la fille de milord d'un péril imminent , sa tante paternelle avoit bien le droit de tirer le cordon de la sonnette , de s'informer de la santé de la jeune miss, et même de demander à la voir, si la figure du laquais qui viendrait lui ouvrir n'étoit pas trop impertinente. » En conséquence , elle se leva , se rassit, se leva encore, et courant à la porte pour profiter de sa résolution , elle alloit sonner, lorsque le hasard lui fit apercevoir Narcisse à une des croi-

sées qui donnoient sur la cour. Miss Betty laissa tomber le cordon inutile, et se haussant sur la borne, elle fit voltiger son mantelet, comme un signe à Narcisse de venir lui ouvrir. Cette circonstance lui paroissoit d'un bon augure, puisqu'elle évitoit ce qui lui auroit été le plus désagréable, la rencontre de milord.

Ce fut une grande satisfaction pour Narcisse de voir miss Betty, ce qui lui arrivoit fort rarement, la tyrannique surveillance du lord l'empêchant d'avoir aucune relation au dehors. Sans s'arrêter à ses caresses, miss Betty lui demanda à être conduite auprès de lady Marguerite; et la devançant dans les escaliers, à peine Narcisse pouvoit-elle la suivre.

Un agréable étonnement se peignit sur le visage de lady Marguerite. Miss Betty, impatiente de l'instruire,

ne lui donna pas le temps de placer un mot, et commença son discours. A mesure qu'elle parloit, qu'elle disoit avec le feu de quelqu'un qui est fortement pénétré, combien ils seroient à plaindre après le départ d'Edwin, lady Marguerite témoignoit par de pénibles soupirs combien elle se trouvoit de moitié dans leur affliction; et quand la tante ajouta qu'Edwin avoit perdu la raison en apprenant son mariage avec Robert Dear, cette nouvelle, qui ne lui parvenoit qu'accompagnée du désespoir de son ami, fit sur la jeune lady un effet si soudain, que ses beaux yeux se voilèrent; cette bouche, qu'amour avoit animée, s'entr'ouvrit par une expression douloureuse, les nerfs de son cou se détendirent, sa tête se renversa sur le fauteuil, et pour le dire brièvement, miss Wenworth se trouva mal.

L'infortunée Betty étoit destinée ce jour-là à connoître toutes les gradations de la peine ; en voyant Marguerite évanouie, elle se désespéroit, s'en imputant la faute, par son trop de précipitation et son peu de ménagement à lui annoncer ce qui devoit lui être si cruel d'apprendre. C'eût encore été le cas de se faire un beau raisonnement sur la modération, si les secours que nécessitoit lady Marguerite et l'empressement de miss Betty à les lui donner, lui eussent permis de s'occuper d'autre chose.

Narcisse, dont le cœur tendre partageoit les maux qui affligeoient ses amis, étoit dans un état peu différent de celui de miss Wenworth.

Quand par leurs soins mutuels elle fut remise ; tous les secrets de son ame se découvrirent devant deux personnes qui lui étoient dévouées. Elle

dit à miss Betty de rassurer son neveu sur un mariage dont son père ne lui avoit rien dit , et qui pouvoit n'avoir été imaginé que par les oisifs, empressés à faire des nouvelles ; que , dans tous les cas , sa foi ne seroit jamais à qui n'avoit pas son affection ; que pour ce qui concernoit le départ d'Edwin , elle ne pouvoit blâmer son ami de la noble ardeur qui lui faisoit tout quitter pour satisfaire à la reconnoissance et à l'honneur. — Ainsi donc , miss, vous le laisserez partir ?.... Vous le laisserez dans cette ardeur insensée que vous admirez tant , courir à une mort certaine.... quand une de vos prières pourroit le retenir.... lui qui vouloit mourir pour vous !.... — Chère miss Betty, ne me parlez pas d'une obligation dont je sens l'étendue plus que vous ne pensez..... Dieu me

préserve d'envisager les événements comme vous me les présentez ! Peut-être alors perdant mon courage, pourrois-je conseiller une lâcheté à mon Edwin. Ah ! plutôt espérons ensemble que nos vœux pour lui seront exaucés.... »

Miss Wenworth prononça ces mots avec l'onction de l'ame ; la tante se sentit remuée , et pourtant elle s'étonnoit qu'on pût sacrifier un bonheur certain à une gloire chimérique. — « Puisque j'ai perdu l'espoir qu'il reste , dit-elle d'un air résigné , au moins , miss , ne le laissez pas partir sans lui adresser quelques mots de consolation. J'aurai la force de lui dire adieu , si je le vois dans un état plus calme. Il part demain.... Voyez , miss , comme elles passeront vite ces heures si précieuses pour moi ; et le

temps que j'emploie à vous persuader fait partie de la rapide portion que j'ai encore à le voir. »

Un tendre incarnat vint colorer les joues de Marguerite. — « Que dois-je faire ?.... dit-elle en hésitant. — Le voir ce soir, miss ; je l'accompagnerai ; dites-moi seulement où nous devons nous trouver. — Ce soir, au bosquet du tombeau, dit vivement Narcisse, à huit heures ; n'est-ce pas, lady Marguerite ? » Marguerite voulut parler, et les mots expirèrent sur ses lèvres.

La tante s'étoit permis d'user d'une petite ruse envers Marguerite, en l'assurant qu'Edwin partoît le lendemain, afin de vaincre toute résistance ; et par cette même raison elle avoit dit aussi qu'elle l'accompagneroit au rendez-vous, espérant encore que l'entrevue qu'Edwin auroit avec

sa bien-aimée, affoibliroit son courage, et qu'alors elle, lui portant un dernier coup, changeroit peut-être ses dispositions guerrières. S'accrochant à ce dernier moyen, miss Betty revint au presbytère.

Edwin étoit dans un coin du salon, appuyé sur une table, le visage caché dans ses deux mains. Lorsque sa tante entra, il leva péniblement la tête, et se remit, sans dire un mot, dans sa première position. Miss Betty, dont les vives émotions de la journée avoient fatigué et peut-être irrité les nerfs, s'assit en face de lui, s'attendant à quelque signe d'intérêt. Si Edwin, par un peu d'attention, lui eût adressé une parole, une expression affectueuse, il eût calmé la fermentation d'un sang déjà trop échauffé, dont toute la chaleur se portant au cerveau de miss Betty, lui occasionna un accès

d'humeur chagrine, dont rarement elle étoit atteinte. La modération et l'amour-propre se livroient un combat chez la bonne fille ; l'une lui disoit que le silence d'Edwin n'étoit qu'un signe d'abattement et non d'indifférence ; mais l'autre , beaucoup plus fort par la disposition des humeurs, se révoltoit de n'être pas pour une plus grande part dans une si morne tristesse.

« N'est-ce pas pour lui que je m'afflige , moi ? Ai-je rien dans le monde qui partage ma tendresse ? Quand je me désole , quand je porte toutes mes pensées à le voir heureux , il ne fait seulement pas un geste qui me prouve qu'il s'aperçoit de ma présence l'ingrat ! . . . »

Cette apostrophe lui échappa tout haut ; le son de sa voix la fit tressaillir, et , craignant d'avoir fâché Edwin ,

elle se repentit de ce mouvement trop impétueux de son emportement; mais soit que son neveu ne l'eût pas entendue, soit qu'il crût qu'elle ne s'adressoit pas à lui, il ne manifesta par aucun signe qu'il dût rompre le silence. Alors miss Betty n'y tint plus; elle alloit lui adresser des reproches avec une véhémence qui fut cause qu'elle s'embrouilla, et un gros soupir sortit seulement de sa poitrine. Sa bouche, qui s'étoit ouverte pour donner un libre essor à son courroux, se referma en pinçant la lèvre supérieure.

Edwin se leva pour le coup : il s'approcha d'elle, et lui prenant les deux mains avec tendresse, il lui dit : « Je vous afflige, ma chère tante ; j'afflige tout le monde, je suis bien malheureux...! »

De même qu'une douce pluie

apaise l'ouragan furieux, de même les paroles d'Edwin apaisèrent le ressentiment de la tante ; et l'attendrissement, chassant la mauvaise humeur, elle pleura de joie de n'avoir rien laissé échapper qui eût pu fâcher son aimable neveu. Elle s'empressa de raconter à Edwin ce que lui avoit dit lady Marguerite : « qu'elle lui avoit bien promis de ne pas épouser Robert, de ne pas donner sa foi à qui n'auroit pas son affection, et enfin, qu'elle vouloit le voir ce soir même, pour lui en donner l'assurance. »

A mesure que miss Betty parloit, les yeux d'Edwin s'animoient ; un rouge vif coloroit son visage : les soupirs du bonheur allégeoient le poids qui l'oppressoit avant ; et ne pouvant prononcer que des phrases sans suite, il prit sa tante à bras le corps,

et la promena d'un angle du salon à l'autre , comme un homme qui est fou de joie.

Ah ! si vous le pouvez , expliquez-moi le prestige qui cause un changement si subit dans nos organes...? Voyez-vous cette jeune créature affaissée sous la douleur : tout est mort autour d'elle...! Son regard fixe avidement cette terre, dernier asile où elle espère trouver le repos. Ses yeux sont éteints , sa bouche est sans sourire , et ne s'ouvre qu'aux tristes plaintes... Qui oseroit présager de douces joies à ce cœur flétri...! Mais quel est le mot consolateur qui vient de frapper son oreille...? Quel est le message de paix et d'amour qui l'a changée ainsi...? Voyez-la dévorer des caractères chéris... Ses sens renaissent, ses yeux reprennent leur éclat. Des bouffées de joie viennent la sur-

prendre ; tous les sentiments généreux remplissent , inondent son ame... On lui a fait mille maux... ! et dans toute la création il n'est point un être qu'elle pût haïr. En un instant ce corps débile a repris sa vigueur et ses graces : et cette tête , qui s'inclinoit vers le cercueil , s'élève vers les cieux avec majesté.

Ainsi Edwin , aux promesses que lui faisoit sa tante , oublia les sages conseils que son père venoit de lui donner. Ils ne laissent dans son esprit qu'une trace légère , semblable à ces songes qui frappent dans le sommeil , et dont l'aurore vient dissiper l'impression fugitive. Il avoit promis à M. Lowelin de partir sans chercher à voir miss Wenworth , de s'éloigner sans regarder en arrière. Il l'eût fait , sans doute , malgré ce qui devoit lui en coûter ; mais c'est elle qui veut le

voir... le rassurer sur les craintes qui rembrunissoient son avenir. Maintenant il ne s'offre à lui qu'avec les fraîches couleurs d'une imagination séduite.

Le reste du jour pesa sur Edwin ; il auroit voulu retrancher de sa vie le temps qui le séparoit de miss Wenworth.

Celui qui agit sans réflexion doit s'en repentir souvent.

DEPUIS que sir Balmore étoit chez milord Wenworth , le lord , après le thé , jouoit régulièrement aux échecs avec lui ; les jeunes miss travailloient ou faisoient de la musique. Balmore, par son caractère aimable , répandoit la gaieté et l'intérêt ; il disoit ce qu'il

avoit vu dans les contrées lointaines. Souvent Narcisse , oubliant son ouvrage pour écouter le narrateur, recueilloit dans son cœur jusqu'à ses moindres paroles ; et , se laissant entraîner par un charme jusqu'alors inconnu , il avoit cessé de parler, qu'elle croyoit l'entendre encore.

Le jour où Edwin devoit prendre congé de lady Marguerite, sir Balmore étoit sorti de bonne heure pour parcourir les environs de d'Unnor. Il avoit dit qu'il rentreroit avant le coucher du soleil ; et Narcisse observoit avec émoi que les brumes du soir descendoient graduellement sur les montagnes , qu'on n'apercevoit plus que d'une manière incertaine.

De son côté miss Wenworth ne pouvoit plus tenir en place ; son inquiétude devançoit le temps, et lui montroit Edwin prenant congé d'elle,

et lui disant adieu ; peut-être pour long-temps , hélas ! peut-être pour toujours ! Tout l'intérêt de sa vie disparoissoit avec Lowelin. A toutes les appréhensions du cœur venoit se joindre l'hymen de Robert : comment feroit-elle pour l'éviter ? L'histoire de sa mère lui servoit de cruelle comparaison : comme elle , fille soumise jusqu'à la plus douloureuse abnégation , se dévouera-t-elle aux volontés de son père.... dont l'ame est si violente et si facile à irriter ? qui la soutiendra contre son courroux , si elle résiste ? et si elle cède , quels seront les tourments d'une longue vie passée dans les regrets ou le repentir ! Marguerite se reproche de n'avoir pas instruit M. Lowelin de l'amour de son fils , d'avoir caché un semblable secret à l'ami de sa mère : quel guide plus sûr pouvoit-elle choisir ?... Elle sent sa

faute ; et c'est pour s'en punir et la réparer qu'elle est décidée à lui en faire l'aveu après le départ d'Edwin.

Le cornet du bouvier avoit à peine annoncé la nuit , que lord Wenworth se plaignant de la fraîcheur de l'air, fit fermer les croisées du salon , allumer les bougies ; et ne pouvant jouer aux échecs par l'absence de Balmore, il dit à sa fille d'achever de lire une vieille histoire qu'elle avoit commencée la veille. Marguerite prit le livre et s'assit auprès de son père.

Elle commença sa lecture, et quoiqu'occupée en apparence , elle comptoit tous les mouvements de la grande pendule placée à l'extrémité du salon.

Narcisse, toute aussi distraite, cherchoit un motif à l'absence prolongée de Balmore : elle pensoit aussi à son aimable frère , dont elle alloit recevoir les adieux. Le lord , dont l'esprit

embrassoit plus d'une chose à la fois, se proposoit d'accélérer le mariage de sa fille, pour se faire un appui de la famille Dear.

Comme ces trois personnes étoient à réfléchir chacune à ce qui lui étoit particulier, huit heures sonnèrent. La vibration de l'horloge retentit dans le cœur de Marguerite. Oubliant qu'elle est devant son père, elle pose le livre, se lève, et, parcourant le salon dans une grande anxiété, elle se mit à fondre en larmes. Heureusement pour miss Wenworth que son père avoit été plus occupé de ses projets, qu'attentif à la lecture : il crut que cet effet de sensibilité venoit de l'intérêt que lui inspiroit l'héroïne de l'histoire. — « Calmez-vous, miss, lui dit-il, et défaites-vous de cette facilité à vous émouvoir pour des malheurs imaginaires. Celle dont vous lisez

les aventures méritoit son misérable sort, puisqu'elle sacrifia la noblesse de sa maison à la honteuse passion d'un roturier. Il me déplait de vous voir attendrir sur un récit qui doit plutôt exciter l'indignation d'une fille bien née. Cette femme qui vous intéresse ne méritoit que la malédiction de son père. — Milord ! milord ! ayez pitié de l'état où est Marguerite, s'écria Narcisse, en la voyant défaillir ; ce qu'elle éprouve vient de la chaleur de cet appartement : nul rapport ne peut exister entre miss Wenworth et... — Je n'en souffrirois point la pensée, interrompit le lord ; desirez pour son bonheur qu'il n'en existe jamais aucun. — Mon père, dit Marguerite, pardonnez un mouvement involontaire, et calmez ce courroux qui porte l'effroi dans mon ame. — C'est assez,

dit le lord radouci ; apprenez désormais à vous maîtriser. »

Le son de la cloche se fit entendre. C'est sir Balmore , dit Narcisse avec un plaisir qu'elle ne put dissimuler. La porte s'ouvrit ; le valet de chambre de milord entra seul , une lettre à la main. Le cœur manquoit à Marguerite ; sans doute elle auroit découvert son secret , si lord Wenworth , qui vouloit être seul , ne lui eût dit de se retirer. En un instant elles franchirent le vestibule et se trouvèrent dans le jardin. Là seulement elles crurent n'être plus en présence de milord.

« Je me soutiens à peine... dit lady Marguerite ; les regards de mon père m'ont glacée... Dieu ! qu'auroit-il dit s'il avoit su.... Narcisse , il doit être parti.... il est plus de neuf heures. Il aura attendu ces heures éternelles...

il sera parti désespéré... Rentrons ; et pour apaiser l'orage que je sens en moi , je veux me représenter tout ce qu'a de terrible la malédiction d'un père. — Oh , chère miss , vous ne rentrerez pas sans l'avoir vu ! vous l'avez promis , et vous ne pouvez , sans être trop cruelle , tromper son attente. Ne devez - vous rien à celui qui vous a sauvé la vie ? Voulez - vous le porter au désespoir ? Vous savez ce que vous a dit sa tante.... — Puis-je envisager sans frémir.... dit Marguerite déjà ébranlée. — Qui le saura ? la nuit couvre la terre d'un voile si sombre , que nous ne pouvons être aperçues. O mon aimable frère , tes yeux doivent se fatiguer à nous chercher dans l'obscurité ! — Hé bien , allons , quoi qu'il en puisse arriver.... O ma mère , veille sur moi ! »

Le jardin avoit une petite porte qui

donnoit sur la campagne ; de cet endroit pour se rendre au tombeau de milady Wenworth , il falloit cinq minutes ; et la gazelle , dont le pied effleure le sable , n'est pas plus légère que ces jeunes filles. — « Je distingue un homme , dit Narcisse ; c'est lui.... — Il ne doit pas être seul , observa Marguerite en balbutiant. »

Un homme s'élance vers elles du milieu du chemin. — « Me trompé-je !... vous ici , miss ? » La stupeur empêcha les fugitives de répondre à Balmore. — « Est-ce une charmante vision ?.... ajouta-t-il , parlez... ou je vous prendrai pour ces intelligences célestes qui viennent visiter les mortels favorisés , et les charmer par de doux songes. — C'est nous , sir , dit Narcisse , que le compliment avoit fait rougir. Nous avons voulu jouir de la douceur de l'air.... — Votre voix a beaucoup

de douceur, miss; mais l'air est très froid, et je crains que vous n'en ressentiez trop vivement les atteintes. — Rentrons, dit Marguerite, tout-à-fait découragée, je me sens brûlante... — Oh! sir Balmore, un instant.... un instant, répéta Narcisse; de grace, ne dites pas à milord que vous nous avez rencontrés. — Je ne dirai rien; mais je ne vous quitte pas, l'heure et l'isolement du lieu ne vous permettent pas d'y rester seules; et, si mes prières ont quelque pouvoir, revenez sur vos pas; en allant plus loin vous rencontreriez un affligeant spectacle, un jeune homme est étendu mort au pied du rocher qui domine la chapelle. — Tué, lui! grand Dieu! s'écria Marguerite saisie d'un tremblement universel. — Je suis si étonnée de tout ce que je vois, dit Balmore, que je ne retrouve plus d'idées; ras-

surez-vous , celui dont la mort vous cause tant d'alarmes est un paysan , qui dans les fumées du vin s'est laissé tomber d'une roche en bas. » Narcisse se mit à prier en actions de graces ; et Marguerite s'adressant à Balmore : — « Vous me voyez confuse , sir ; notre rencontre , mon hésitation et mes transes mortelles doivent vous faire présumer un secret.... — Dont mon honneur est le dépositaire ; ma discrétion égalera mon respect pour lady Marguerite. Où veut-elle que je l'accompagne ? — Au château , sir ; et ils rentrèrent par la petite porte. »

Balmore trouva lord Wenworth dans le salon , et dans une colère qu'il ne chercha pas à dissimuler en le voyant. La lettre de lady Dear étoit ouverte sur une table ; elle avoit frappé le lord au cœur. L'excuse qu'on prenoit pour rompre le mariage ne pouvoit

être regardée que comme une insulte directe , et une manière grossière de lui apprendre que tout espoir de retour dans la faveur du roi étoit détruit pour lui.

Irrité au dernier point d'un procédé si peu délicat, il parla dans les termes les plus méprisants de la famille Dear, rejetant bien loin le prétexte que lady Jeanne avoit pris, et auquel il ne voyoit pas la moindre justification. Il dit à Balmore que les Dear, sur quelques rapports de ses ennemis, croyoient sans doute que sa disgrâce seroit prolongée; qu'il dédaignoit de leur prouver le contraire; que dans tous les cas, miss Wenworth avoit d'assez brillants avantages pour honorer la famille à laquelle elle s'allieroit.

Balmore entrevit de suite que sa lettre à Robert étoit la cause de la

rupture. Quoique en faisant ce récit à son ami, il ignorât la liaison des deux familles, et qu'il n'eût à se reprocher que sa légèreté, Balmore auroit donné de son propre bonheur pour ne l'avoir pas écrite.

Il prit la résolution de quitter d'Unnor le lendemain; mais voulant se ménager les moyens de servir miss Wenworth, pour qui son intérêt augmentoit en proportion du mal qu'il lui causoit; il demanda à Wenworth la permission de revenir au château, desirant n'être pour rien dans les différens qui s'élevoient entre les deux familles. Le lord affecta de mettre beaucoup de grace à lui accorder sa demande.

Maintenant toutes les pensées de Wenworth se portent sur sa fille, et sur cette odieuse famille de Lowelin. Malheur à eux tous, s'il est vrai qu'il

y ait le moindre fondement à l'imputation de lady Jeanne. C'est en frémissant, qu'il suppose que le pasteur, dépositaire de son secret, peut vouloir lui faire acheter son silence par l'union de son fils avec Marguerite. Son ame, dominée par la crainte, porte ses soupçons sur tout ce qui l'entoure; il médite en secret les plus noirs projets, et les cache sous un calme affecté.

Catastrophe qu'on ne prévoyoit pas.

M. Lowelin avoit observé un air de mystère entre sa sœur et Edwin, qui, joint à leur absence prolongée bien au-delà des heures ordinaires, lui fit imaginer qu'ils avoient été rôder aux environs du château pour voir lady

Marguerite. Il sentoit la conséquence que pourroit avoir une pareille démarche, si elle étoit connue de lord Wenworth ; et il paroissoit difficile qu'elle lui échappât, s'il observoit sa fille. M. Lowelin savoit que miss Betty avoit une activité malheureuse, et qu'elle étoit de ces personnes qui, par leur grande envie de réussir à ce qu'elles desirent, font précisément tout ce qu'il faut pour le faire manquer.

Il craignoit l'influence qu'elle pouvoit exercer sur un jeune homme en proie à une passion violente, et par cela même hors d'état de raisonner et d'agréer ce qui ne la flattoit pas.

Après les avoir attendus en vain, il prit le parti d'aller les chercher lui-même ; et soupçonnant que s'il y avoit une entrevue, elle ne pourroit avoir lieu que dans le bosquet, il

porta ses pas de ce côté. Ses conjectures se changèrent en certitude, quand il les entendit parler. Intéressé à savoir ce qu'ils disoient, il prêta l'oreille.

« Je n'y conçois rien.... Elle me l'a bien dit pourtant. Je ne puis croire que ce retard provienne d'un oubli... La chère miss ! comme elle pleuroit, et comme son visage a pâli, quand je lui ai dit ton affliction. — Elle a pleuré... répéta Edwin. » Il se fit un silence. « Oui, les femmes pleurent... et avec leurs larmes dissipent leurs chagrins. Les larmes de l'homme restent sur son cœur, l'étouffent. Oh ! comme je sens sur le mien le poids de ces longues heures que j'ai passées à l'attendre. — Ton père aussi doit les avoir comptées.... Quel détour pourrons-nous prendre?... — Ni ruse, ni détour, ma tante, un noble

cœur répugne à s'en servir ; je dirai tout à mon pere ; il m'excusera , en voyant combien je souffre ; et cependant ici , à cette place , combien je fus heureux ! ah que la roue de la vie amène des jours différents ! c'est le même calme dans l'air , au ciel la même pureté , et quel changement dans l'alégresse de l'ame.... Elle trembloit en me souhaitant un bonheur éloigné , et déjà je le respirois avec son haleine. O bel arbre ! témoin du premier aveu , que tout ce qui détruit te respecte et s'éloigne de toi ; étends au loin tes rameaux flexibles ; qu'ils croissent et se multiplient pour supporter la neige des hivers ; et qu'au printemps , chargés de feuilles et de fleurs , leur ombre amoureuse couvre de jeunes amants ! mais si lady Marguerite venoit s'asseoir sur la mousse qui cache tes racines , agite-toi dans

toutes tes branches, et, par un doux frémissement, imite, s'il est possible, celui que me cause sa présence! »

Edwin avoit parlé avec l'exaltation d'un tendre souvenir.

« Mon Dieu, dit le pasteur, mon malheureux fils perd la raison. »

« Il est tard, reprit la tante; allons-nous-en; demain je retournerai au château; je saurai pourquoi elle n'est pas venue, et j'espère qu'à pareille heure, ce lieu qui t'attriste maintenant redeviendra pour toi le plus beau de la terre; j'ai connu aussi cette passion orageuse; mais je n'étois pas si facile à décourager. »

Ah la folle! la vieille folle! répétoit le ministre dont l'inquiétude alloit croissant.

Enfin ils s'éloignèrent du bosquet: puis tout-à-coup Edwin s'arrêta, voulut y revenir, parcequ'il avoit cru en-

tendre dans le bruissement d'un feuillage les pas légers de miss Wenworth.

M. Lowelin reprit tristement le chemin du presbytère, se promettant d'accélérer le départ de son fils; comme si, en se séparant de lui, il n'eût point quitté ce qu'il avoit de plus cher au monde.

Voulant leur éviter la confusion de les rencontrer, il fit un détour pour arriver au presbytère; et malgré cela il y fut rendu long-temps avant eux. Il présuma qu'ils avoient passé devant le château, ce qui alongeoit de beaucoup le chemin.

Quoique le pasteur se fût proposé de ne pas leur laisser connoître le déplaisir qu'il éprouvoit, il oublia sa résolution en voyant miss Betty, et ne put s'empêcher de lui crier d'un ton de reproche : « Qu'elle seroit la
« cause de grands malheurs; que c'é-

« toit à elle qu'il imputoit les extra-
« vagances de son fils , qu'elle encou-
« rageoit par son imagination folle ;
« que son fils avoit écouté docilement
« les conseils qu'il lui avoit donnés ,
« et sans doute les auroit suivis de
« même , si elle n'avoit détruit son
« ouvrage en se servant d'une ruse
« coupable , pour endormir la surveil-
« lance d'un père qu'elle avoit trompé
« par ses larmes... larmes de serpent !
« Qu'à présent le lord seroit fondé à
« le tourmenter autant qu'il le vou-
« droit : que lui répondroit-il quand
« il lui reprocheroit la désobéissance
« de sa fille?... qu'enfin il prévoyoit
« toutes sortes de tribulations si son
« fils ne partoît le plus tôt possible ; et
« que pour lui , il demandoit à Dieu
« l'esprit de persuasion pour porter
« miss Wenworth à épouser le jeune
« Dear. »

Miss Betty, qui se sentoit coupable en beaucoup de choses, écouta patiemment cette réprimande; elle n'ouvrit la bouche que pour soupirer; encore étoit-ce si bas qu'on ne pouvoit l'entendre. Edwin étoit confus d'avoir manqué aux promesses qu'il avoit faites à son père, et pourtant désespéré de n'avoir pas vu miss Wenworth. Il voulut justifier sa tante, et s'avoua coupable de ce que M. Lowelin lui reprochoit, ajoutant, qu'il étoit prêt à partir quand son père l'ordonneroit. — « Demain, dit le pasteur. — Demain, répéta Edwin d'un ton ferme. » La tante fit ouïr un sanglot; et M. Lowelin qui avoit épuisé son mécontentement et son courage, embrassa son fils, et se déroba pour lui cacher son émotion.

Miss Betty ne se coucha pas. Désolée et sans aucun espoir, elle com-

mença les préparatifs du départ. Sa lenteur en faisant cet ouvrage prouvoit combien il lui étoit pénible. Dans sa tendre sollicitude, prévoyant les besoins qu'Edwin pourroit avoir, elle mit dans le fond de sa malle dix pièces d'or : trésor qu'elle tenoit en réserve depuis nombre d'années. Elle y ajouta une bague qu'elle avoit conservée de ses jeunes amours, et sa montre, seules choses de quelque valeur, que la bonne fille eût en sa possession.

Tandis qu'elle s'occupoit ainsi, le jour commençoit à paroître. Edwin, que le sommeil n'avoit pas approché, sortit du presbytère. Il vouloit avant de quitter ces lieux où étoient les souvenirs de sa vie, prendre congé d'eux et les parcourir encore.

D'abord il fut au torrent : il s'arrêta long-temps à considérer l'impétuosité de ses eaux noires : il regret-

toit l'instant où, tenant Marguerite entre ses bras, il rouloît avec elle dans les flots... Alors ils auroient pu mourir ensemble.... seul bien qu'il ambitionneroit, maintenant qu'elle ne peut plus vivre pour lui. Bientôt ses idées le ramenèrent à ce sentiment de reconnoissance et d'amour qui fut, chez miss Wenworth, le premier signe d'existence. Il se rappela cette ravissante soirée, où Marguerite, en présence des mânes sacrées de sa mère, avoit désiré d'être à lui. Ce souvenir fait couler du feu dans ses veines, un atmosphère de bonheur et d'espoir l'environne; il repasse dans son esprit ce que lui a dit sa tante : les pleurs que lady Marguerite a versés tombent sur son cœur comme une douce rosée. Il trouve des excuses à son absence de la veille; et, comme si elle pouvoit l'entendre,

il lui parle avec des mots passionnés, et se répond par les paroles qu'il a entendues sortir de sa bouche, essayant d'y mettre l'accent aimable qui est particulier à miss Wenworth.

En rêvant de cette manière, Edwin se trouva, sans s'en être aperçu, en face du château. Il tressaillit en voyant la porte du parc ouverte : incapable de réfléchir il en franchit le seuil. Peut-être Marguerite est dans le parc... Un tendre pressentiment l'a peut-être avertie de sa présence... s'il pouvoit la voir, lui dire un seul mot ! ce seroit un bonheur suprême. Comme il est plus heureux depuis qu'il respire le même air qu'elle !... Il oublie qu'il doit partir dans quelques heures, et, cherchant à sortir d'un taillis pour entrer dans l'allée sombre qui sert d'avenue au château, il se trouve en face de milord Wenworth.

Toutes les illusions d'Edwin se dissipèrent à cette redoutable vue. La surprise l'empêcha de prévenir les questions que devoit lui faire naturellement le lord. Il resta devant lui tout interdit, avec la contenance de quelqu'un qui se voit déçu d'une chère espérance.

Il en falloit moins qu'une pareille rencontre pour gonfler les artères de Wenworth. Tous les soupçons que lady Dear avoit jetés dans son ame furent confirmés; et la haine qu'il portoit déjà à la famille Lowelin devint en ce moment mille fois plus active.

Le lord, passant toutes les bornes de la modération, s'emporta contre Edwin; et, dans les termes les plus offensants, il lui reprocha sa hardiesse.

Edwin avoit repris toute sa pré-

sence d'esprit aux premières injures. Son air calme en les écoutant montrait assez qu'il ne les croyoit pas justement adressées, et irrita davantage le lord. Il s'approcha de Lowelin : « Je châtierai cette insolence, qui vous fait oublier la distance énorme où vous êtes de moi. »

En même temps il levoit une canne qu'il tenoit comme s'il eût voulu l'en frapper. Edwin, plus prompt que l'éclair, saisit les deux mains de Wenworth, et les pressant de manière à leur ôter tout mouvement ; d'un œil étincelant et d'une voix ferme : — « J'ai besoin de me rappeler ce que je me dois à moi-même, pour ne pas vous faire sentir toute la distance qui, en effet, est entre nous deux. » Et le repoussant avec dédain, il le rejeta à quelques pas de lui.

Wenworth furieux ramasse la can-

ne, et, décrivant un demi-cercle en portant son bras en arrière, il la lance avec force contre la poitrine d'Edwin. Le fer aigu qui étoit renfermé dans la pomme, sortant par la détente d'un ressort, vint se faire jour à côté du plus tendre cœur.

Il tomba sur le gazon, l'aimable jeune homme ! comme un beau lis dont l'orage vient de briser la tige et de ternir l'éclat !

Le premier sentiment du lord en le voyant par terre, fut le cruel plaisir de la vengeance satisfaite. Son front, que sillonnoient les rides du vice, s'éclaircit un instant ; mais bientôt la crainte de ce qui pourroit résulter d'une pareille action lui redonna son expression première, et l'empreinte des noirs soucis.

Wenworth retira le fer de la poitrine d'Edwin ; et, s'apercevant qu'il

respiroit encore , il courut à la chambre de sa fille , dont un paisible sommeil suspendoit les ennuis. Sans nul ménagement il lui raconta ce qu'il venoit de faire , lui reprochant d'en être la cause , par la bassesse de son inclination.

Milord , que voulez-vous de moi ? dit-elle en même temps que ses mains tremblantes essayoient de saisir ses vêtements. — Je veux que vous empêchiez ce misérable de parler contre moi. Servez-vous d'un honteux ascendant pour lui faire dire qu'il s'est blessé lui-même. Songez qu'il y va de la vie de votre père , et que la vôtre m'en répond. — Oh ! que ne suis-je morte le jour malheureux où je vins au monde !..... — Paix , miss , point d'exclamation ; conservez l'apparence du calme ; et en lui adressant ces paroles , il l'aidoit lui-même à s'habiller.

Ensuite il la conduisit où gisoit Edwin.

A cette vue rien ne contrainst ses gémissements. — Edwin ! chère victime... Tu meurs parceque je te dus la vie... Que ne me laissois-tu périr !... Mais je te suivrai... Le mal, l'injustice, la cruauté, nous ont opprimés sur la terre ; ils ont pris sur nous un double tribut : nous voilà libres ; allons trouver ma mère. Oh , mon amant ! il doit être ailleurs un lieu de bonheur...

Wenworth voyant les domestiques qui s'avançoient au bruit, imposa silence à sa fille ; et se retournant vers ses gens : ma fille et moi venons de trouver ce jeune homme dans l'état où vous le voyez. Quelqu'un de vous sauroit-il pourquoi il se trouve chez moi , et qui l'a traité ainsi ? — Nous l'ignorons , répondirent-ils conster-

nés. — Qu'on le porte au château, et qu'on lui donne des soins comme à mon propre fils, dit le lâche lord. — Non, non, cria Marguerite : c'est chez son père qu'il doit être porté, et je dois l'y suivre. » Les domestiques le placèrent sur un fauteuil. — « Au château, répéta le lord. » Mais Marguerite craignant tout pour les jours d'Edwin, s'y oppose. Elle ne connoît plus ni son père, ni le monde ; elle veut suivre Edwin et ne le plus quitter. Le lord vouloit l'en empêcher ; elle lui rappela qu'elle seule devoit recueillir ses paroles. Wenworth troublé la laisse faire, et força Narcisse, qui étoit accourue, de rentrer au château. Cette jeune fille remplissoit l'air de sa douleur, et vouloit aussi accompagner son malheureux frère.

Miss Betty ayant fini la malle d'Edwin et préparé son déjeuner, fut le

chercher dans sa chambre ; ne l'y trouvant pas , elle crut qu'il étoit avec son père pour recevoir ses dernières instructions.

La fenêtre de la chambre d'Edwin donnoit sur la campagne du côté du château. La tante vit sur le chemin un groupe de gens qui s'avançoient vers le presbytère.... Ah , dit-elle , on a su qu'il partoît , et on vient lui souhaiter prospérité , bonheur , et prompt retour ! Qui pourroit le connoître et former d'autres vœux ? Cher Edwin , en te voyant on doit bénir ta mère. Mais , c'est un blessé qu'on porte... quelqu'infortuné , étranger sans doute , qu'on amène chez nous. Il trouvera ici secours et consolation. » Et miss Betty descendit vite pour ouvrir la porte de la cour.

Elle alloit questionner... quand suffoquée , sa voix s'arrête en reconnois-

sant le corps sanglant de son neveu.

Le père, quoique altéré, conserve plus de force; il demande qui a mis son fils en cet état; et, surmontant le cri de la nature, il assiste au pansement. On éloigne la tante, qui, furieuse, s'écrioit :

« Barbare assassin, sois maudit sur toute la terre; cherche en vain un appui pour reposer ta tête coupable; qu'à ton aspect la nature se voile de deuil! Va, sois errant dans les ténèbres, insupportable à toi-même, en horreur à tous; puisse-tu ne trouver d'autre ressource qu'une mort désespérée! »

Le chirurgien, après avoir visité la blessure, conservoit sur son visage un air de tristesse qui parut d'un mauvais augure. Pressé par M. Lowelin, il lui dit qu'un miracle seul pouvoit sauver son fils.

A cette cruelle déclaration, la douleur du père ne connut plus de bornes. « Il vouloit se présenter au meurtrier, et venger la mort de son fils. — Mais où le trouver ? Où est-il cet enfant de réprobation ? » Et puis découragé : — « O mon fils, mon fils, mon cher fils ! à quoi servent ces vaines clameurs ! ton sang en coule-t-il moins de ta plaie ouverte.... Quand mes gémissement seroient entendus de tout ce qui respire, te puis-je donner une seconde fois la vie.... Grand Dieu ! exaucez la prière d'un malheureux vieillard ; rendez-moi mon fils, et... faites grace à l'assassin. »

On cherchoit à deviner qui étoit le coupable, lady Marguerite interrogée, répondoit : « J'étois avec mon père quand nous l'avons trouvé... »

Cet événement se répandit bientôt dans les environs, on soupçonnoit la

vérité. Ceux qui ne craignoient point Wenworth disoient hautement que c'étoit lui qui avoit blessé Edwin. D'autres le pensoient sans oser le dire. Le ministre seul ne pouvoit le croire assez ingrat pour avoir donné lâchement la mort au sauveur de sa fille.

Edwin étoit toujours sans connoissance ; ou si quelquefois et faiblement il paroissoit la recouvrer, c'étoit par de légers signes.

*Rendre le bien pour le mal est le propre
d'une grande ame.*

LE soir même de cette catastrophe un homme se présenta au château et demanda à être introduit auprès de milord, pour lui communiquer une

affaire importante. Seul avec Wenworth il jette au loin l'ample manteau qui le couvre. « Dieu... Belton ! qui vous amène ici , sir Belton !... Que me voulez-vous ? — Je devrois vouloir te punir , délivrer la terre d'un pervers ; mais la voix de Georgina implore encore pour toi du séjour des morts où tu l'as plongée. Je lui jurai d'épargner le père de sa fille... Juge de son pouvoir sur moi , puisque je te vois et tiens ma promesse. Tu avois aussi une autre fille... indigne père ! que répondras-tu , quand l'Eternel te demandera compte de son bonheur ? — Je n'ai à rendre compte de mes actions qu'à moi-même. — Tes actions ! constamment criminel dans toute ta vie , en as-tu mis une en réserve sur laquelle ta conscience épouvantée puisse se reposer ? »

Wenworth s'approcha du cordon

de la sonnette. Sir Belton se jeta au devant, et lui présentant un pistolet : — « Un mot, un geste, sera le signal de ta mort ; ou si ton sang me paroît trop vil pour que je veuille le verser, ma voix, prenant les éclats du tonnerre, te dénoncera hautement devant le tribunal de l'univers d'être un lâche, un ténébreux assassin. — Paix ! paix, de grace ! Sir Belton que voulez-vous de moi ? — Prends cette plume, écris de la manière la plus authentique que tu reconnois Narcisse pour ta fille de ton premier mariage avec Georgina Palmer. — Je ne peux faire une chose semblable sans déclarer mon second mariage illégitime. D'ailleurs, cette fille, quand bien même elle seroit à moi, est le fruit d'un moment de caprice ; jamais je ne fus le mari de Georgina. — Il est fâcheux, lord, qu'en renfermant

ta première femme tu lui aies laissé la preuve de ce que j'avance : l'acte de célébration, en très bonne forme, est en ma puissance ; et le squelette de Georgina, soutenant mon témoignage, t'accusera de la voix des tombeaux. Dis-moi, lord, oserois-tu fixer ton regard sur ces ossements desséchés ?... Ne croirois-tu pas les voir frémir et s'entrechoquer à ton approche. »

Ce souvenir mit Belton hors de lui. Furieux, il force Wenworth à s'asseoir près d'une table, et, d'un ton foudroyant : — « Une minute de retard dans ma volonté, et je te livre aux tortures. Adoucis mon juste courroux.... ou crains le châtiment qu'il te réserve. »

Wenworth, hors d'état de résister, écrivit ce que lui dicta Belton. Quand il eut fini, celui-ci lui demanda s'il étoit prêt à le suivre. — « Vous suivre,

sir, et où ? — Où je voudrai vous mener, milord ; vous êtes en ma puissance ; toutefois , apprenez que le temps presse , et qu'un jour plus tard, peut-être une heure, vous seriez arrêté. — Où sont les preuves pour m'arrêter ? dit Wenworth avec hauteur. — On t'en opposera mille ; tout ce qui te connoît déposera contre toi ; et tu sens bien qu'Edwin mourant.... — Je me livre à vous, sir Belton, dit le lord tremblant. — Sonnez vos gens, dites-leur que vous partez, et que demain vous enverrez de nouveaux ordres. Annoncez-leur que Narcisse est votre fille ; et faites en sorte que je sois satisfait de ce que vous direz. »

Wenworth sonna et manda tous ses domestiques. Quand ils parurent, il leur dit qu'une affaire indispensable l'obligeoit à s'absenter pour quelque temps, leur ordonnant d'avoir pour

Narcisse les mêmes respects que pour lady Marguerite, dont elle étoit sœur.

Sir Belton demanda à voir la nouvelle héritière, et fit signe à Wenworth de congédier tout le monde.

Le lord ouvrit un secrétaire, et mit en paquets de l'or et des bijoux. Belton fit un sourire amer. — « Oui, je me souviens qu'autrefois le cœur de Wenworth étoit passionné pour les richesses; je vois qu'il est toujours le même. Prends de l'or, Wenworth; et quand tu flatteras ton oreille du bruit de tes guinées, rappelle-toi ce que tu fis pour les posséder. Pour tout autre que pour toi ce seroit une sinistre mélodie. »

Pendant que Wenworth faisoit ses préparatifs, Narcisse entra dans l'appartement. La joie de voir son père lui ôta un instant l'usage de la parole, ses yeux seuls montroient son émo-

tion. Elle se jeta dans les bras de sir Belton. Celui-ci la pressant avec tendresse, lui demanda si elle vouloit le suivre dans un voyage qu'il alloit faire. Narcisse, en lui exprimant son bonheur de ne le plus quitter, le pria de différer son départ tant que ses amis seroient si malheureux.—Bonne Narcisse, ce que tu me dis te rend encore plus chère. Je partirai sans toi, et reviendrai dans peu pour ne plus te quitter. Tu resteras ici en attendant, si ton véritable père, que voilà, n'a pas d'oppositions à faire.» Wenworth dit à Narcisse assez froidement « qu'il l'avoit reconnue pour sa fille. » A cette nouvelle inattendue, Narcisse eut un saisissement si douloureux, qu'elle embrassa les genoux de Belton, le priant de ne pas l'abandonner. En peu de mots il lui expliqua le mystère de sa naissance, remettant à lui

donner de plus grands éclaircissements à son retour, qu'elle devoit attendre au château, en observant la plus grande prudence. Après l'avoir embrassée encore, il la fit retirer, la laissant dans un état de stupeur facile à deviner.

Les préparatifs de Wenworth étant faits, Belton le conduisit à une voiture qui les attendoit au bout du parc. Il le fit monter le premier, ayant eu la précaution pendant le trajet de tenir son pistolet à la main, pour l'empêcher de faire la moindre tentative. A peine furent-ils placés, que le postillon, secondant l'impatience de son maître, lança les chevaux au grand galop, et avant la fin de la nuit ils arrivèrent à Dornok. Un vaisseau ne sembloit attendre que l'arrivée de sir Belton pour prendre le large. Au premier signal qu'il fit

du rivage , une chaloupe vint à terre. Les matelots qui la conduisoient auroient prouvé à Wenworth qu'ils sa-voient enlever un homme , s'il eût voulu faire la moindre résistance.

Le capitaine du bâtiment, qui paroissoit en grande amitié avec sir Belton , avoit préparé une chambre pour le malheureux lord. Il s'y laissa conduire comme un homme anéanti. Belton l'instruisit alors des motifs qui l'avoient fait agir.

« Il falloit vous soustraire à la justice , qui vous réclame pour le meurtre d'Edwin , dont on vous accuse hautement ; vous éloigner d'un pays dont les lois vous condamnent à de graves peines , épargner à vos filles l'horreur de voir mourir leur père sur un échafaud.

« Il falloit surtout , Wenworth , prendre assez d'empire sur moi pour

souffrir votre présence sans fausser le serment que je fis à Georgina. Je l'ai fait.

« A présent, je vous promets de demander à M. Lowelin le sacrifice de sa vengeance ; si j'espère de l'obtenir, c'est parceque cet effort sera le triomphe de la vertu chrétienne ; mais dans cette supposition même, vous devez sentir que votre exil doit être éternel.

« Dans le cas où la justice s'empareroit des biens qui vous appartiennent en propre, je me charge de subvenir à vos besoins.

« C'est ainsi, Wenworth, que je veux me venger de vous. »

Wenworth parut pénétré de repentir, et promit de ne plus rentrer en Angleterre. Son ame, que l'arrogance et l'orgueil enfloient dans la prospérité, devenoit lâche et foible dans l'in-

fortune. Le regret de perdre des biens dont il avoit cru jouir long-temps , lui arrachoit des larmes , plutôt que le remords d'avoir passé sa vie à faire le malheur d'autrui.

Le capitaine , après avoir tendrement embrassé sir Belton , le fit remettre à terre. Ils se séparèrent comme deux amis , qui , après une longue absence , ont à peine joui d'un plaisir mutuellement désiré , qu'il faut se séparer de nouveau.

Sir Belton continua son voyage , et fut où ses affaires l'appeloient , voulant les terminer le plus tôt possible , pour revenir auprès de sa chère Narcisse.

Maintenant nous allons expliquer comment il se trouva à d'Unnor.

Dès qu'il eut remis sa fille adoptive à M. Lowelin , sir Belton prit la route de Londres , voulant , avant de

s'embarquer pour aller joindre son frère , avoir sur lui les renseignements les plus sûrs. A son arrivée il tomba malade, et pendant deux mois on craignit pour sa vie ; mais à son rétablissement, les maux qu'il avoit soufferts furent bien compensés en apprenant par un ami à qui son frère venoit d'écrire , que ce frère qu'il chérissoit arrivoit des Indes ; son vaisseau avoit relâché à Dornok , port d'Ecosse.

Dans cette lettre le capitaine déploroit de ne pouvoir partager avec son frère l'immense fortune que leur oncle lui avoit laissée.

Sir Belton ne perdit pas un instant pour se rendre à Dornok, qui, par un hasard singulier, n'étoit éloigné de d'Unnor que d'une journée seulement.

D'abord il voulut voir Narcisse, et

lui apprendre le changement qui s'opéroit dans sa fortune ; puis il trouva plus raisonnable d'attendre qu'il eût vu son frère ; il se proposoit alors de venir la chercher , et de l'adopter comme sa fille.

M. Lowelin ne lui avoit pas laissé ignorer les événements qui s'étoient passés.

Arrivé à d'Unnor, il fit arrêter sa voiture à l'entrée du bois , et fut au presbytère. M. Lowelin étoit absent ; n'ayant qu'un moment à lui , sir Belton , cédant à sa tendre curiosité , voulut au moins s'approcher de la demeure de Narcisse. Le hasard le favorisa ; il la vit dans le salon ; elle chantoit, et ne paroissoit pas malheureuse : ce fut alors que Wenworth l'aperçut. Belton satisfait, s'enfuit à travers les bois , et gagna sa voiture.

L'entrevue des deux frères fut tou-

chante. En écoutant les malheurs de sir Belton, son frère avoit peine à retenir sa fureur ; il vouloit aller à d'Unnor percer Wenworth de son épée, ou le dénoncer à la justice.

Ce fut avec beaucoup d'efforts que sir Belton le fit revenir à la modération. Après qu'ils eurent fait un partage égal de la fortune de leur oncle, les deux frères allèrent ensemble à Londres, et sir Belton vit luire pour le déclin de ses jours un bonheur que ne lui présageoient pas les aventures de sa jeunesse.

Le capitaine attendoit de nouveaux ordres ; quand il les eut reçus, sir Belton l'accompagna jusqu'à une petite distance de d'Unnor, où il se rendit pour réclamer Narcisse et se montrer à Wenworth. Il devoit ensuite revenir à Dornak pour présenter Narcisse à son frère.

Il arriva précisément au village comme on portoit Edwin mourant ; d'après les informations qu'il prit pendant toute la journée , et d'après la connoissance qu'il avoit de Wenworth , Belton auroit juré qu'aucun autre que le lord n'étoit le coupable.

Dans ces tristes circonstances il ne voulut pas aller au presbytère ; mais dès que le soir fut venu , il donna ses ordres à ses domestiques ; et après avoir réfléchi sur le projet qu'il avoit conçu , il dépêcha un exprès à son frère. Sa lettre l'instruisoit qu'il vouloit tenter de forcer Wenworth à le suivre , pour épargner à ses filles le spectacle de le voir arrêter comme criminel.

On a vu plus haut comment le projet de sir Belton réussit.

Il n'est dans la vie qu'une chose bien réelle, c'est la mort.

QUATRE nuits alloient être écoulées, Edwin étoit toujours dans la même léthargie ; la tante, accablée de chagrins et de fatigues, venoit de s'assoupir sur sa chaise ; le pauvre père, retiré dans son oratoire, offroit à Dieu ses grandes souffrances, et lui demandoit la vie de son fils. Miss Wenworth, semblable à ces figures qu'on place sur les tombeaux, veille seule auprès d'Edwin ; épiant le moindre mouvement, le plus léger changement de respiration, elle ose à peine respirer elle-même : sa tête, fatiguée d'une si continuelle attention, se pose sur l'oreiller du malade. Peu à peu

ses yeux s'appesantissent ; ils se ferment ; et la nature reprenant des droits que depuis trop long-temps la douleur lui dispute , un lourd sommeil s'empare de ses sens. Dans les rêves qu'il lui procure , mille images fantastiques s'offrent à son imagination ; elle croit voir sa mère l'envelopper d'un nuage et l'enlever dans les airs. Du haut de l'espace elle cherche Edwin sur une terre aride , dont ses yeux parcourent l'étendue. Tout-à-coup ce n'est plus sa mère qui la tient embrassée , c'est Edwin , mais il est immobile ; la froide mort de ses doigts glacés a touché sa langue : c'est en vain que pour le ranimer elle l'appelle de tous les noms d'amour ; ses lèvres sont scellées par l'éternel silence ; et ses traits , se perdant dans les nuages , changent de forme et se défigurent. Transie de terreur , elle

s'agite, veut crier, et en même temps s'arrête. Son ame est suspendue ; elle croit entendre la voix d'Edwin comme un foible et doux murmure ; elle dort, et se dit que ce n'est point un songe ; tandis qu'elle attribue à un sommeil agité tout ce que son rêve avoit eu d'effrayant.

Ainsi, dans une vaste solitude, le voyageur égaré prête une oreille attentive aux sons mourants d'une cloche lointaine ; il écoute : tantôt il craint d'être abusé, et tantôt, sûr d'avoir entendu, ses fatigues disparaissent à l'approche du toit hospitalier.

Cependant miss Wenworth se sent embrasser d'un mouvement convulsif ; sa bouche ne peut plus s'ouvrir, ni respirer.... Elle se réveille en sursaut. Les bras de Lowelin enlacent fortement sa taille, et semblent avoir

retrouvé toutes les forces de la vie pour cette dernière étreinte.

C'est sur les lèvres de sa bien-aimée qu'Edwin a cessé de vivre.

Il est mort ! il est mort !... crioit la désolée ; et moi , malheureuse , je dormois quand il expiroit sur mon sein ; je n'ai point recueilli ses dernières paroles. Edwin ! Edwin ! tu me donnois ton ame , et je suis restée insensible sous la puissance d'un mauvais génie ; encore si je t'avois dit adieu.

Le premier cri de Marguerite éveilla la tante , et apprit au pasteur que tout venoit de finir. Il étoit à genoux depuis le commencement de la nuit , et l'aurore alloit bientôt paroître. Dans une inexprimable angoisse , il acheva ainsi sa prière :

« Je vous demandois la vie de mon fils , ô mon Dieu ! de mon fils , l'uni-

que espoir de ma vieillesse ! Ces cris de douleur m'annoncent que vous ne m'avez point exaucé. Si c'est votre justice qui me frappe, je me sou mets ; si votre bonté, en m'envoyant ce calice de désolation, veut me rendre plus digne des récompenses éternelles, je l'adore et la bénis. Oh, Seigneur ! préservez-moi du murmure ; malheureux père que je suis ! »

En voyant sa sœur, il ne put s'empêcher de lui dire : « Sœur Betty ! sœur Betty ! je vous l'avois bien dit que cet amour causeroit de grands malheurs... » Mais se reprochant aussitôt sa dureté, il cherchoit pour elle des consolations qu'il ne trouvoit plus pour lui.

Les habitants de d'Unnor, dont il étoit l'ami et le père, vinrent en foule au presbytère. Jeunes et vieux, tous partageoient l'affliction de leur digne

pasteur; mais dans les grandes douleurs les consolations de la terre sont inutiles. Plusieurs d'entre eux voulurent aller chercher le vicaire de la cure voisine pour faire les funérailles. — « Non, dit M. Lowelin, j'ai été le premier qui l'ai pressé sur mon cœur quand il est venu au monde; je veux lui donner ma dernière bénédiction lorsqu'il en disparaîtra. »

Six jeunes gens portèrent le cercueil au cimetière; ils chantoient les hymnes solennelles de la mort. Le pasteur marchoit un peu en avant. Narcisse, désespérée, suivoit le cercueil de son aimable frère.

La tante étoit restée. On lui avoit recommandé de garder miss Wenworth, qu'une fièvre violente tenoit dans le délire; mais miss Betty, insensible à tout maintenant, faisoit peu d'attention à la malade.

Bientôt le cortège s'arrêta. Les jeunes hommes descendirent lentement le cercueil dans la fosse ; alors le pasteur élevant au ciel sa tête vénérable qui avoit blanchi en faisant le bien, offrit à Dieu le douloureux sacrifice ; et n'oubliant jamais les fonctions de son ministère, il adressa ces mots à ses paroissiens :

« Mes amis, il y a aujourd'hui vingt-un ans et quelques mois , que je connus un bonheur ineffable , mon fils vit le jour, et m'attacha à la vie par un nouveau lien. Peut-être dans ma prospérité je ne me ressouvins pas assez que nous devons rapporter tout à cette Providence, d'où nous viennent les biens et les maux.... Je perdis ma chère compagne ! Je me courbai en gémissant sous la volonté de Dieu, et je me dis , que s'il ne donne pas à l'homme une félicité constante

sur la terre, c'est afin qu'il n'oublie pas un instant celle qui doit être éternelle. Aujourd'hui que je suis atteint d'un coup si rude, je m'efforce de le supporter avec la même résignation; mais mon courage s'est affoibli à mesure que mes années sont devenues plus nombreuses, et je crains de ne pouvoir étouffer le murmure dans mon cœur paternel.

« Cependant une pensée vient me consoler, ma carrière touche à son terme; bientôt dans le sein d'Abraham, je me réjouirai avec les chers objets que je pleure maintenant; et en effet, mes amis, que sont quelques années de peines en comparaison de cette immensité de bonheur que le juste attend? Si les afflictions que nous supportons en amour de Dieu nous ouvrent les portes du ciel, ne devrions-nous pas les recevoir avec joie,

et les faire tourner à l'avantage de notre avenir ? N'attachons point tant de prix aux choses temporelles, elles sont trompeuses et fugitives : sur mille qui peuvent contribuer à notre malheur, à peine en trouverions-nous deux dont nous pourrions retirer une complète satisfaction.

« Ce que je vous dis est si vrai, qu'il ne se trouveroit pas un ancien d'entre nous qui voulût encore traverser la longue vie. La jeunesse, la beauté, tous ces avantages que la frivolité vante, n'ont que l'éclat d'un moment : mon fils les possédoit tous... il a passé comme l'ombre. O mon fils ! tu faisais ma gloire, mon orgueil, et mes pensées tenoient trop à la terre. Désormais elles s'élèveront toutes vers le ciel où tu as pris ton vol, ame de mon Edwin. »

Jusqu'ici la religion avoit prêté ses

forces au pieux ministre ; mais la nature reprit ses droits , quand la première pellée de terre résonna sur les planches. Sa voix tremblante demandoit encore à voir son fils : on l'entraîna hors du cimetière.

Une jeune femme perce la foule , et vient se placer sur le bord de la tombe. On la prendroit pour un ange , si , dans toute sa personne , on ne voyoit les douleurs de l'humanité. Ses vêtements sont en désordre : nul lien ne retient les inégales boucles de sa chevelure abandonnée aux vents. Elle est belle de malheur et d'attraits.

Sans doute elle a entendu les derniers mots de M. Lowelin , car elle dit après lui : moi aussi je veux le voir encore ; je ne lui ai point fait mon dernier adieu... Pour me retenir on me parloit de maladie... de mort...

faibles entraves que j'ai brisées pour me réunir à l'ami... Pourquoi l'avez-vous sitôt couvert du voile de l'éternité!... De grace, laissez-moi le voir encore! et si jamais vous intercédez à votre tour; si jamais vous avez besoin de la pitié d'autrui, vous mériterez de voir votre prière exaucée.

En disant ces mots son expression étoit touchante.

Emus de compassion et saisis de respect, ces paysans n'osèrent lui refuser : après avoir remonté le cercueil on enleva le dessus, et le corps resta à découvert. — Soyez bénis sur la terre et dans les cieux, vous qui avez cédé à mes plaintes!... »

Et se baissant sur le mort, elle l'embrasse, gémit d'un long gémissement, et se tait.

Gardez-vous de les séparer, dit un

des assistants à ceux qui s'empres-
soient auprès de miss Wenworth, ne
voyez-vous pas qu'elle est morte?

En effet elle étoit morte.

Honneur à votre pur amour, com-
passion à vos malheurs, jeunes amants
qui êtes tombés comme la fleur de
l'amandier surpris par la gelée tar-
dive, alors qu'il se montrait au loin
comme un symbole de joie et d'espé-
rance.

La tante survécut peu à son neveu,
et jusqu'au moment où elle cessa de
vivre, elle garda un silence obstiné,
comme si sa langue eût dédaigné de
former des paroles qui ne pouvoient
plus s'adresser à son cher Edwin.

Sir Belton revint à d'Unnor cher-
cher Narcisse pour assister aux obsè-
ques de sa mère. Ce fut dans le parc
de Wenworth-Hall qu'on éleva un

mausolée superbe aux mânes plaintifs de Georgina.

Quand ils eurent rempli ce devoir, ils repartirent pour d'Unnor. Sir Balmore leur faisoit souvent des visites, et Belton remarquoit que Narcisse étoit moins affligée lorsqu'il venoit s'attrister avec elle.

Ce jeune homme frappé du cruel événement dont il se regardoit comme la première cause, avoit abjuré cette frivolité dont il faisoit gloire autrefois. Les graces de Narcisse subjuguèrent le cœur de Balmore : il en fit la demande ; et sir Belton, heureux de pouvoir faire le bonheur de sa fille adoptive, lui assura tous ses biens par le contrat de mariage.

M. Lowelin leur donna la bénédiction nuptiale. Le digne pasteur vécut encore long-temps, montrant à ses

paroissiens étonnés l'exemple sublime du courage luttant contre le malheur.

Peters et Jaïnina entourèrent de fleurs et d'arbustes l'endroit où reposoient leurs jeunes protecteurs. — « Plus heureux ainsi que séparés sur terre, dit Jaïnina en montrant à son bien-aimé la pierre grise qui les couvroit. »

Le méchant intendant fut renvoyé par sir Belton, et Peters mis à sa place.

Un jour que M. Lowelin, sir Belton, Balmore et sa femme étoient rassemblés pour prendre le thé, on remit une lettre à sir Belton; elle étoit de son frère : il lui marquoit qu'à la hauteur des Açores il avoit attaqué un bâtiment ennemi; que le lâche Wenworth pendant le combat s'étoit caché à fond de cale. Pour jouir de sa frayeur, les matelots l'ayant forcé à

monter sur le pont , le seul boulet qui eût atteint le vaisseau avoit terminé la carrière du lord. Une horrible tempête sépara les deux vaisseaux, dont la rencontre , ajoutoit le capitaine , paroissoit avoir été dirigée par la providence, afin que le corps du méchant qui fit tant de mal servît de pâture aux requins.

Narcisse déplora la fin de son père ; sir Belton et Balmore se réjouirent de ce qu'enfin sa vie étoit terminée. M. Lowelin prononça ces paroles :

« J'ai vaincu le fiel de la vengeance ; je lui ai pardonné. Pardonnez-lui aussi , ô mon Dieu ! il a été plus malheureux que moi. »

Robert Dear étoit toujours en liaison avec Balmore : un jour il parloit des événements passés : — « Sans l'impétuosité de ma mère le fils du curé seroit sur mer ou dans la mer ; miss

Wenworth vivoit encore : je me surprend quelquefois à regretter qu'une si belle créature n'ait point perpétué la race des Dear; maintenant je jure de ne songer au mariage qu'alors que mon front dépouillé aura perdu cet ornement : » en disant ces mots il passoit ses doigts dans son épaisse chevelure. — Quand j'en serai là , répondit Balmore , j'y penserai pour mon fils; et il lui présenta l'enfant de sa Narcisse.

Narcisse conserva toujours dans son cœur le souvenir de ses jeunes amis. Quand elle se sentoit trop oppressée par les idées pénibles qui se retraçoient à sa mémoire, elle alloit se jeter dans les bras de son mari; souvent elle lui disoit : sans toi , mon ami, je ne leur aurois point survécu.

FIN.

Ranchoup, ... de

Lord Wenworth

Bd.: 2

Paris (1813)

P.o.gall. 1810 n-2

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10096585-8